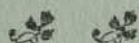


FAMILLE

ALEXIS REAU



Petites notices biographiques
et généalogiques

IMP. LE BIEN PUBLIC
Les Trois-Rivières,
1923

2236
Nihil obstat :

Louis Chartier, P. A.

Censor.

Imprimatur :

† *Franciscus-Xaverius, episc. Trifluvianensis*

(21 septembre 1923)

ARBRE GÉNÉALOGIQUE

DU CAPITAINE ALEXIS RHEAU

I	II	III	IV	V	VI
RAOUL, REAU Alexandre 1664	F.-Joseph				
DESROSIERS Marie	1695	Joseph			
Dubois René 1665	Françoise				
Dumont Anne-Julienne		1740	Alexis		
Leblanc Nicolas	René				
Dutault Madeleine		1704	Josephthe		
Bourbeau Pierre 1678	M.-Jeanne				
Besnard Anne			1775	Alexis	
Doucet Pierre 1662	Mathieu				
Peltret Henriette		1712	Joseph		
Lort Julien 1675	Anne				
Girouard Charlotte		1735	Marie-Anne		
Bourg Abraham 1683	Pierre				
Brun Marie	1714	M.-Anne			
Brossart François	Elisabeth				
Richard Catherine				1802	Alexis
Cormier Thomas 1669	Alexis				
Girouard Madeleine	1698	Pierre			
Leblanc Jacques	Marie				
Hébert Catherine		1723	Jean		
Cyr Pierre 1669	Jean				
Bourgeois Marie	1698	Marguerite			
Melançon Charles	Françoise				
Dugas Marie				1767	M.-Louise
Provencher Sébastien 1663	François				
Manchon Marguerite	1701	Charles			
Moreau Jean 1671	Marguerite				
Guillet Anne		1748	Angélique		
Desrosiers Pierre 1693	François				
Aubuchon Marguerite	1723	Madeleine			
Deshaies Pierre 1676	Marguerite				1827
Guillet Marguerite					
David dit Lacourse Claude 1649	Michel				
De Noyon Suzanne	1673	Jean			
Raclos	Françoise	1713	Gabriel		
Deshaies	Pierre 1676	M. Anne			
Guillet Pierre 1649	Marguerite				
St-Per Jeanne				1761	Laurent
Deshaies	Pierre 1676	Joseph			
Guillet Pierre 1649	Marguerite				
St-Per Jeanne					
Perrot Nicolas 1670	Nicolas				
Raclos Madeleine	1714	Françoise			
Bourbeau Pierre 1678	Marguerite				
Besnard Anne				1791	Marguerite
Levasseur Pierre 1655	Pierre				
De Chanverlange Jeanne	1696	Denis-Joseph			
Mesnager Pierre 1673	Anne				
Leblanc Anne		1738	François		
Couturier Gilles 1674	Pierre				
De Taragon Elisabeth	1706	Charlotte			
Maugras	Gertrude				
Gailloux Jean 1671	Nicolas			1775	Madeleine
Prunier Madeleine	1716	Joseph			
Massé Jacques 1669	Catherine				
Guillet Catherine					
Champoux Pierre 1679	Jean				
Guillet Geneviève	1722	Marie			
Bourbeau Pierre 1678	M.-Anne				
Besnard Anne					

I	II	III	IV	V	VI
ALEXANDRE Raoul né à Dey en Aunis, en 1636; marié aux T. - Rivières, le 19 fév. 1664, à Marie Desrosiers; décédé à Champlain, le 6 janvier 1692.	Frs - Joseph, né en 1669; marié à Champlain, à Françoise Dubois dit Brisebois, le 21 juin 1695.	Joseph né le 25 juillet 1705, à Champlain, marié au Cap, le 10 en 1727, à Catherine Lefebvre dit Lacroix; 20 à Bécancour, le 12 sept. 1740, à Joseph Leblanc.	Alexis né à Bécancour en 1747; marié à T.-Rivières, le 20 fév. 1775, à Marie-Anne Doucet.	Alexis né à Bécancour; marié à Bécancour le 25 oct. 1802, à M.-Lse Cormier.	Alexis né à Bécancour en 1804; marié à Bécancour en janvier 1829, à Marguerite Lacourse; décédé à Bécancour, le 30 octobre 1866.

FAMILLE

ALEXIS REAU



Petites notices biographiques
et généalogiques

[par Soeur Marguerite-Marie]



IMP. LE BIEN PUBLIC
Les Trois-Rivières,

1923



THE NATIONAL ANTHROPOLOGICAL ARCHIVES
SMITHSONIAN INSTITUTION
WASHINGTON, D. C. 20560

CS

90

R411

11923



ARBRE GENEALOGIQUE

DU

Capitaine Alexis Reau

“Le dernier plaisir n'est-il pas de questionner le passé pour en faire sortir quelque étincelle?”

ORIGINE DU NOM REAU

Au dictionnaire de l'Académie française, édition 1847, il est dit que le mot **Ruau**, **Ruault**, vieux français, signifie ruisseau; et celui de **Raoulle**, mémoire, rôle. Nos Canadiens disent souvent Ruisseau pour Rousseau.

Ce nom de Ruau (ruisseau) n'est-il pas symbolique? Au début, la famille Reau ne compte à Trois-Rivières qu'un seul membre: c'est un mince filet d'eau; mais rendu à Champlain, le ruisseau, gonflé par les pluies et les ondées, fertilise la plaine et féconde les terres que l'ancêtre va léguer à ses fils.

CHAPITRE Ier

AU FRONT DE NOTRE HISTOIRE

“Notre fierté à nous, Français du Canada, se plaît à saluer, comme à retrouver au front de notre jeune race, le sceau royal de la France du XVIIe siècle.” Cette constatation de l'abbé Lionel Groulx s'applique bien à l'ancêtre Alexandre Raoul dont nous allons retracer la vie et étudier la lignée. Cette généalogie, qui remonte à 1636, nous fera connaître une longue suite de vaillants laboureurs, quelques héros et bon nombre de saints personnages.

Parmi les nouveaux colons arrivés à Trois-Rivières en 1663, se trouvent Alexandre Raoul, le notaire Guillaume de la Rue, Guillaume Barret, Mathurin Gouin, ancêtre maternel de Monseigneur Laflèche et de l'honorable Lomer Gouin, François Pilet et François Chorel. Alexandre Raoul était né en 1636, à Dey en

Aunis, du mariage de Louis Raoul, marchand, et de Jacqueline Robin. Colon sérieux, il acquiert aussitôt une place de maison dans le bourg, encoignure des rues Saint-François-Xavier et Notre-Dame, aujourd'hui (1923), terrain appartenant à Monsieur P.-A. Gouin. Il avait pour vis-à-vis, sur les mêmes rues, Antoine Desrosiers. C'est dans cette famille qu'il choisit sa femme. Marie n'a que quatorze ans, mais les parents consentent à cette union. Le mariage a lieu le 12 février 1664. Désormais, le marié pourra dire avec Delille:

“Le rosier de sa sève alimente la rose
Et la rose à son tour embaume le rosier.”

Les gens de la noce furent, de la part d'Alexandre Raoul: Maurice Poulin, sieur de la Fontaine, procureur du Roi en ce lieu; le sieur Mathurin Morisset; Etienne Branchaud, marchand de la Rochelle; le sieur Simon Baston, marchand; et de la part de Marie Desrosiers: Michel Le Neuf du Hérisson; Jean Godefroy de Lintot; demoiselle Marie Le Neuf, sa femme; Michel Le Neuf de la Vallière; Michel Godefroy, sieur de Lintot; Louis Godefroy, sieur de Normanville; Joseph Godefroy, sieur de Vieux-Pont; Etienne Seigneuret et Madeleine Crevier, sa femme; Madeleine Baudoin, femme du notaire Ameau et le notaire; le sieur de l'Isle, soldat.

Antoine Desrosiers donnait à sa fille une dot de 300 livres.

Le seigneur Pezard de la Touche venait d'obtenir la seigneurie de Champlain. En s'y rendant, il amenait avec lui Alexandre Raoul et lui concédait une terre voisine de celle du domaine. Seigneur et censitaire vécurent en bons rapports.

Ce pionnier de la paroisse, cultivateur et charpentier fut toujours un des premiers à promouvoir les intérêts de l'Eglise et à seconder les vues de son évêque et de son curé.

“Il mourut dans la nuit de la fête des Rois, 1692, muni de tous les sacrements, âgé d'environ soixante ans. L'enterrement a été fait en présence de maître Jacques Turcot, juge de Champlain, et du sieur François de St-Romain, marchand.”

Cet acte mortuaire rédigé par messire le curé Dufournel le nomme Alexandre Raux. Sa veuve continua les traditions. Il donnait le pain bénit le jour de Noël, Mme Raux garda ce jour et elle contribua de plus, toute sa vie, à l'entretien de la lampe du sanctuaire. Contemporaine de la Vénérable Marguerite Bourgeoys, elle eut le bonheur de la connaître et de la recevoir chez

elle. Les Sœurs de la Congrégation avaient un couvent à Champlain, dès 1676. Dans ses visites, la digne Supérieure ne porta qu'une plainte contre la paroisse: "On rendait trop d'honneurs à ses filles, elle ne voulait pas les exposer à perdre l'esprit de leur état qui est la petitesse et la simplicité."

Sur dix enfants nés du mariage d'Alexandre Raux et de Marie Desrosiers, quatre moururent en bas âge; consignons ici les mariages des autres:

1686	Marie-Anne	Nicolas Toutant.
1696	Jeanne	Jean Dubois.
1695	Joseph	Françoise Dubois.
1702	Claire	Pierre Dubord dit Lafontaine.
1712	Michel	Renée de Billy.
1716	Alexis	Anne-Charlotte Baudoin.

Michel forma la branche des Alexandre, et Alexis, qui fut procureur fiscal, celle des Morinville.

CHAPITRE II

LA PREMIERE FAMILLE RAUX CANADIENNE

Le fils aîné d'Alexandre Raux portait aussi le nom de Rouault qui lui est donné dans les actes du notaire Poulin et de Raoult. Né en 1669, il prit pour femme, en 1695, Françoise, fille de René Dubois dit Brisebois. Cette famille originaire du Poitou, était au Cap en 1683.

Comme son père, François-Joseph eut six enfants qu'il éleva et nourrit des produits de son exploitation agricole. Il fut laboureur. "Défricher, labourer, semer, c'est la noblesse de la main de l'homme. C'est presque aussi beau que porter le drapeau." Cette phrase lapidaire de Laure Conan, dans **L'Oublié**, on voudrait la voir partout. Inscrivons-la dans cette humble page; puis pénétrons sous le toit de François-Joseph, le 23 juillet 1720. Un parfum "Vieille France" embaume la maisonnette.

Après vingt-cinq ans de ménage, François-Joseph Raux et sa femme ont convoqué le ban et l'arrière-ban de la parenté, pour le contrat de mariage de leur fille Marie-Anne, âgée de vingt ans. Dans l'unique fauteuil est assise la grand'mère, madame veuve Alexandre Raux. Elle porte bien ses soixante-quatorze ans. La future épousée "avenante et accorte" entourée de ses sœurs Josèphe, Claire, Thérèse et de son frère Joseph, est tout au bon-

heur du jour. Les invités sont Michel Raux et Renée du Billy, sa femme; Michel Desrosiers, sieur des Islets; Jean Débidabé, sieur Troisville; le sieur Jean Dubois; Pierre Dubois, sieur Lafontaine; tous oncles de Marie-Anne, à cause de leurs femmes.

Jean-Baptiste Lefebvre dit Lacroix, le futur époux, était orphelin de père. Sa mère, Marie-Anne Leblanc avait pour second mari Martin Saltaguère, sieur Lagiroflée—le mot Saltaguère était assez original, sans lui adjoindre Lagiroflée—Continuons à présenter les convives: Madame Joseph Bigot et sa sœur Catherine, tantes de J.-B. Lacroix; ses oncles maternels, Nicolas Leblanc dit Labry et René Leblanc; ses cousines germaines, Thérèse et Charlotte Leblanc et le notaire Poulin.

Les nouveaux époux reçurent en héritage une terre à Bécancour de deux arpents sur vingt, sur le fleuve, voisine de celle de Jean Joliet, le découvreur du Mississipi. Laissons-les à leur jeune bonheur et revenons sous le toit familial de François-Joseph, pour assister au mariage de leurs autres enfants.

1720	Marie-Anne Raux	J.-B. Lefebvre dit Lacroix.
1724	Josèphe Raux	Nicolas Rivard.
1725	Thérèse Raux	Pierre Dizy.
1727	Joseph Raux	1o Catherine Lefebvre.
1740	“ “	2o Josèphe Leblanc.
1728	Claire Raux	Joseph Provencher.
1734	Suzanne Raux	Julien Lefebvre.
1736	Jean-Baptiste Raux	Geneviève Mercereau dit la Savanne.
1740	Elisabeth Raux	Joseph Baudoin.

Catherine Raux, leur fille aînée vécut à peine quinze jours; et Françoise née, en 1707, mourut en 1723, dans tout l'éclat et la fraîcheur de ses seize ans.

Terminons, par les vers suivants de M. Sulte, ce second chapitre.

“Par ainsi grandissait cette race vaillante
Qui se multipliait pour remplir le pays.

Et nous, les descendants de ces gens intrépides,
Héritiers des travaux qu'ils ont semés partout,
Parlons avec bonheur de nos progrès rapides...
Mais les commencements! C'est le mot qui dit tout.”

CHAPITRE III

SUR LA RIVE SUD

Le recensement de 1698 donne pour Champlain et Gentilly réunis 326 âmes. Le Cap-de-la-Madeleine, la Rivière Puante (la rivière Bécancour) Marsolet et Bécancour 241 âmes.

Le Cap et Bécancour ne formaient qu'une paroisse.

“Les rameaux devenant nombreux,
Les petits-fils sautaient le fleuve
Et s'en allaient en terre neuve
Conquérir un pays pour eux.”

Sulte.

Joseph Raux, fils de François-Joseph avait double propriété. L'une au Cap et l'autre à Bécancour. C'est chez lui que nous allons faire halte pour le moment.

Le 22 mai 1729, un canot d'écorce glisse sur l'eau. Deux hommes le conduisent à l'aviron. Chose peu banale, c'est un compérage. Dans la maison de Joseph Raux, un fils était né trois jours auparavant. Comme il n'y avait pas alors de prêtre au Cap, les parents désireux de faire conférer au plus tôt le baptême à leur enfant avaient résolu de le conduire à l'île Bécancour, en face de leur résidence du Cap où se trouvait la mission abénaquise. Outre le père, il y a dans l'embarcation, le parrain, J.-B. Raux, oncle de l'enfant et la marraine, Jeanne Leblanc, qui porte le poupon. Le R. P. G. Marcol, jésuite, qui administre le sacrement, inscrit l'acte au registre et délivre au père un certificat qui doit être transcrit au registre du Cap.

Les formalités remplies, le cortège reprend sa marche. Les anges joyeux survolent le frêle esquif, car pour cette église primitive, un chrétien de plus est une précieuse acquisition.

Un grand malheur fondit sur la demeure de Joseph Raux, le premier septembre 1736. Deux jumelles, Catherine et Marie-Anne âgées de quelques semaines dormaient dans leurs berceaux. La mère vaquait à ses occupations ayant auprès d'elle sa fille aînée, Josèphe âgée de huit ans. Un violent orage éclata soudain, et lorsque le père rentra chez lui, il trouva sa femme et sa fille tuées par la foudre. Il est difficile d'imaginer le deuil de l'époux et du père et le désarroi de cette maison.

Les jumelles moururent en bas âge. Le 19 avril 1742 quand

Joseph Raux fait le partage des biens qu'il avait à la mort de sa première femme, il a quatre enfants nés de ce mariage: Jean-Baptiste, Joseph, François et Adrien. Ce dernier après avoir épousé Josèphe Frigon, d'une bonne famille de Batiscau, fonde à son tour un foyer, c'est le bisaïeul de monsieur le chanoine Louis-Séverin Rheault, vicaire général de l'évêque de Trois-Rivières.

Voici sa généalogie.

- | | |
|---|--|
| I. Alexandre Raoul | Marie Desrosiers. |
| II. François-Joseph Raux | Françoise Dubois. |
| III. Joseph Raux | Catherine Lefebvre dit Lacroix. |
| IV. Adrien Raux | Josèphe Frigon. |
| V. Joseph Raux | Nathalie Cormier, veuve de Charles Héon. |
| VI. Luc Raux | Madeleine Poirier. |
| VII. Monsieur le chanoine Louis Séverin Rheault, Vicaire général de l'évêque de Trois-Rivières; né à Saint-Grégoire, le 13 mai 1837, ordonné prêtre, le 21 septembre 1862, décédé le 1er mai 1909, inhumé dans la chapelle des Ursulines dont il fut longtemps chapelain. | |

Après un veuvage de quatre ans, Joseph Raux s'était marié à Josèphe Leblanc fille de René lieutenant des milices de Dutord, à Bécancour et de Marie Jeanne Bourbeau, fille de Pierre. C'est dans la paroisse de Bécancour que Joseph Raux élèvera une seconde famille. Des cinq enfants nés de cette union, deux seuls survécurent: Josèphe et Alexis. Josèphe épousa François Baril, fils de Louis, de la famille de Mgr Hermyle Baril, Protonotaire Apostolique, et ancêtre direct de madame Jean-Baptiste Lelaidier, mère de M. l'abbé Auguste Lelaidier, curé de Saint-Justin.

Alexis sera l'aïeul du capitaine Alexis Reau.

CHAPITRE IV

LES ACADIENS

M. René Bazin de l'Académie française a donné à la "Revue universelle", livraison du 15 avril 1923, un article documenté sur "Les Acadiens". Après avoir raconté succinctement la naissance de la Colonie française d'Acadie, et l'histoire du "grand dérangement" M. René Bazin continue:

“Aujourd’hui, n’est-ce pas une merveille ? dans ces contrées où ils furent tant persécutés, leur nombre s’élève à 200,000. Si l’on ajoute les habitants de même race qui vivent dans le reste du Canada, à Terre-Neuve, à la Louisiane, et dans plusieurs Etats des Etats-Unis, c’est un demi-million de descendants qui sont issus, en dix générations, de cinquante Françaises venues en Amérique au temps du roi Henri. On n’a guère parlé d’eux jusqu’ici que pour les plaindre. Ils sont cultivateurs, pêcheurs, employés, artisans. Mais ces Normands, ces Tourangeaux, ces Rochelais, ces Basques, ces Bretons ont conscience d’avoir vaincu l’épreuve par la patience et d’être sortis de la période de malchance. Ils sont catholiques, laborieux, d’humeur indépendante, hospitalière et gaie; si vous alliez leur faire visite, vous entendriez les chansons que chantaient les voisins de Pierre de Ronsard, vous verriez des gens “à leur aise”, et qui, comme autrefois, “soutiennent les pauvres, et se les passent comme du pain bénit”. Sujets loyaux d’une puissance qui les a méconnus, ils n’aspirent qu’à une chose: à demeurer Acadiens, ayant le même credo et la même langue que leurs pères”.

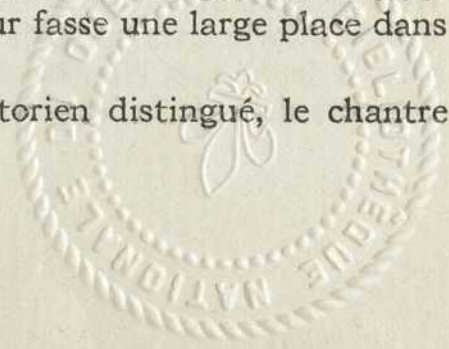
Il n’est pas étonnant que M. René Bazin tende la main à nos frères de l’Acadie. Les Canadiens en avaient fait autant après le “grand dérangement”. Plusieurs de ces déportés avaient pris la route du Bas-Canada et avaient fondé des villages dont l’un d’eux à Bécancour, sur les bords du lac Saint-Paul. Parmi eux se trouvait la famille Doucet où Alexis Reau ira se choisir une femme, Marie-Anne, en 1775.

Joseph Doucet, père de Marie-Anne, déporté à Boston, avait passé douze ans à Newburg Port. —“Là ce qui manqua le plus, à ces braves gens, ce fut le prêtre. Alors, ils inaugurèrent “les messes blanches”. Les plus vieux de chaque groupe disait le chapelet, les autres chantaient le **Kyrie**, le **Sanctus**, l’**Agnus Dei** et les chants liturgiques. On se mariait devant ce vieillard”.

C’est par l’un de ces patriarches que Marie-Anne Doucet fut baptisée en 1756. Les cérémonies du sacrement lui furent renouvelées, sous condition, à Bécancour, le 12 septembre 1767.

L’acadienne fut bien accueillie par la famille Reau. Tous s’honoraient d’être alliés aux Doucet qui ne tardèrent pas à conquérir les meilleurs rangs dans la classe agricole, la milice sacerdotale et les carrières professionnelles. Pour toutes ces considérations les Doucet méritent qu’on leur fasse une large place dans cette étude des vieilles familles.

Monsieur Placide Gaudet, l’historien distingué, le chantre



inspiré de ses ancêtres nous a gracieusement communiqué les notes suivantes:

DOUCET

I.—Germain Doucet, sieur de la Verdure, originaire de France, où il est vraisemblablement né en 1597. Il était le "capitaine commandant "dans le Port Royal" et "subrogé tuteur des "enfants mineurs de défunt Mr. d'Aulnay", lors de la capitulation du fort Port-Royal, le 16 août 1654, à "Robert Sedgwick, chef de L'Escadre et commandant en chef par toutes les côtes de la Nouvelle Angleterre en Amérique."

Après l'énumération des divers articles de la capitulation on lit: "Et pour la plus grande assurance du contenu des articles cy dessus led. Sieur de la Verdure a laissé pour ôtage Mr Jacques Bourgeois son beau-frère et Lieutenant de la place, porteur de sa procuration pour le présent traité &c."

Quel était ce Jacques Bourgeois beau-frère de La Verdure? Je n'hésite pas à dire que c'est le père de Jacob (qu'il faut prononcer Jaco diminutif de Jacques) Bourgeois, chirurgien, né en France en 1621 et venu à Port-Royal en 1642, où il épouse en 1643, Jeanne Trahan, née en 1631.

Donc Germain Doucet, sieur de la Verdure était marié soit avec une Bourgeois, sœur de Jacques Bourgeois, père du chirurgien du même nom, ou encore la femme de LaVerdure et celle de Jacques Bourgeois, père, étaient sœurs.

Au recensement nominatif de l'Acadie pour l'année 1671, le nom de Jacques Bourgeois, père, n'y figure pas, ce qui indique qu'il était ou mort ou repassé en France en 1654. Germain Doucet, sieur de la Verdure ne figure pas non plus à ce recensement puisqu'il repassa en France en 1654 avec tous les officiers d'épée et de plume qu'il y avait à Port-Royal. Or, comme Jacques Bourgeois, son beau-frère était "lieutenant de la place" il va sans dire qu'il dut lui aussi repasser avec les autres officiers.

II.—Le même recensement de 1671 nous donne deux chefs de famille du nom de Doucet, savoir: **Pierre**, âgé de 50 ans, et **Germain**, âgé de 30 ans. Le premier est marié à **Henriette Pel-tret**, âgée de 31 ans (évidemment sa 2^e femme) et l'autre a pour épouse **Marie Landry**, âgée de 24 ans. D'après mes humbles lumières le **Pierre Doucet** âgé de 50 ans, était fils de **Germain Doucet**, sieur de la Verdure repassé en France en 1654. Quant

à Germain Doucet, il était issu d'un premier mariage de Pierre Doucet avec une femme dont j'ignore le nom. Né en France en 1621, Pierre Doucet aurait été âgé de 11 ans, en 1632, quand le commandeur Isaac de Razilly vint reprendre l'Acadie au nom du roi de France. Or, tout me porte à croire que le sieur de la Verdure fit partie de cette expédition et qu'il amena sa famille avec lui à cette époque. A 19 ans, c'est-à-dire en 1640, Pierre Doucet a dû contracter son premier mariage soit à Pentagoët ou à la Hève ou à Port-Royal. Or, vu que les registres des missionnaires capucins de cette époque semblent avoir été soit perdus ou détruits, il est très probable que le nom de la première femme de Pierre Doucet ne sera jamais connu. De cette première union naquit en 1641, Germain qui eut, vraisemblablement, pour parrain Germain Doucet, son grand-père qui lui donna son prénom. Pierre Doucet décéda à Port-Royal le 1er juin 1713 "âgé de près de cent ans", dit le registre, pour 92 ans.

III.—Mathieu Doucet, issu de Pierre et de Henriette Pel-tret, naquit à Port-Royal où il épousa le 15 juin 1712, Anne Laure, fille de Julien et d'Anne Girouard.

IV.—Joseph Doucet, né à Port-Royal, le 24 juillet 1713, des précédents, épousa au dit lieu le 23 novembre 1735, Anne Bourg, fille de Pierre et d'Isabelle (aussi Elisabeth) Brossard.

BOURG

I.—Antoine Bourg, né en France, en 1600, marié en secondes noces à Antoinette Landry, née en France en 1618. Tous deux morts à Port-Royal.

II.—Abraham Bourg, issu des précédents, né en 1662, à Port-Royal, où il épousa en 1683, Marie Brun, née en 1662, fille de Vincent et de Renée Brode.

III.—Pierre Bourg, né en 1689, fils de ces derniers, épousa à Port-Royal, le 22 janvier 1714, Elisabeth (aussi Isabelle) Brossard, fille de François et de Catherine Richard.

IV.—Anne Bourg, née le 23 novembre 1718, à Port-Royal, où elle épousa le 23 novembre 1735, Joseph Doucet, fils de Mathieu et d'Anne Laure.

LAUR

I.—Julien Lort, (L'Or, Laure, Lord) dit Lamontagne originaire de France où il naquit en 1654, épousa à Port-Royal, en

1675, Charlotte Girouard, née en 1660, fille de François et de Jeanne Aucoin de Port-Royal. Il décéda à Port-Royal en 1724.

II.—Anne Lort, née des précédents en 1687, mariée à Port-Royal, le 15 juin 1712, à Mathieu Doucet, fils de Pierre et de feu Henriette Pelletret.

CHAPITRE V

LES DOUCET DE TROIS-RIVIERES

A l'époque où Joseph Doucet s'établissait à Bécancour, Jean Doucet, né vers 1750, à Port-Royal, fils adoptif de Charles Doucet et de Marguerite Préjean, sa mère, fondait un foyer à Trois-Rivières. Le 3 février 1778, il épousa dans cette ville Madeleine Amireau, fille de François et de Marguerite Robichaud.

Il est boulanger. Vingt ans plus tard, il devient meunier et propriétaire du moulin à vent. C'est dans cette tour qu'il élève une famille fort remarquable de douze enfants.

I.—L'ainé, Louis, se noya à l'âge de douze ans.

II.—Joseph fut baptisé et enterré à Trois-Rivières en 1781.

III.—Nicolas-Benjamin, frère jumeau du précédent, fut baptisé le 20 février 1781. Devenu notaire, il fut marié, le 5 août 1807, à Marie-Euphrosine Kimber, fille de René et de Marie-Josèphe Robitaille. Le célébrant était Mgr Plessis, assisté du curé de Québec, frère du marié. Le notaire Doucet exerça d'abord sa profession à Trois-Rivières puis il alla s'établir à Montréal, où il a laissé son greffe.

IV.—André, baptisé à Trois-Rivières, le 24 avril 1785, fut ordonné prêtre le 1er décembre 1805, nommé vicaire à Québec, puis curé de la même ville en 1807. Six ans plus tard, en 1813 l'éminent évêque Plessis, qui se connaissait en hommes, fit de M. le curé Doucet, son grand vicaire; l'année suivante, il lui assigna le poste de chapelain de l'Hôpital-Général de Québec. Ce n'était qu'une halte. En 1817, M. Doucet recevait sa feuille de route pour Halifax, où il était nommé missionnaire.

Depuis 1775 environ, c'était pour les Acadiens l'aube du relèvement.

Monseigneur Plessis, désireux d'unir les pierres éparpillées de cette malheureuse nation leur envoyait de saints prêtres qui servaient de ciment à la nouvelle Acadie, "réplique providentielle

et agrandie de l'Acadie martyre du XVIII^e siècle."

Pendant huit ans, M. Doucet se consacra à l'apostolat de son pays ancestral. Dieu l'appela à lui pendant qu'il était à Tracadie, le 22 décembre 1825, à l'âge de 44 ans. Il s'était endormi dans le Seigneur, sur une vision de paix et d'espérance.

V.—Marie-Josèphe, baptisée le 24 avril 1785, se maria le 28 avril 1802, à Jean Clair dit Blondin. La terre du Séminaire était autrefois la propriété de M. Clair dit Blondin. Madame Edouard Barnard, née Mathilde Blondin, sœur de Jean, reçut cete propriété en héritage.

VI.—François-Olivier, baptisé le 11 juin 1787, fut médecin; il pratiqua à Kingston, puis à New-York, passa quelques années en France, enfin alla se fixer à Vera-Cruz, Mexique, où il mourut,

VII.—Basile, baptisé à Trois-Rivières, le 3 mars 1789, épousa le 23 octobre 1810, Julie Aubry, de Pierre et de Catherine Thibeau. Le mariage fut célébré par M. Raimbault, curé de Nicolet, émigré de la Révolution française et l'une des pierres fondamentales du beau Séminaire de l'endroit.

Les témoins sont: Jean Doucet, père du marié, Benjamin Doucet, Rieutord, de Normanville, Pierre-Benjamin Aubry et Joseph Godfroy de Normanville.

VIII.—Marguerite-Elisabeth, (Peggy) baptisée le 24 mai 1792, devient le 9 février 1813, madame François Hélie, de François et de Marie Béliveau.

IX.—Marie-Antoinette, baptisée à Trois-Rivières, le 24 août 1794, épousa, le 5 juin 1815, Jean-Emmanuel Dumoulin, fils de Jean-François-Nicolas et de Charlotte Cressé.

X.—Anonyme, baptisé et décédé en février 1796.

XI.—Julie-Madeleine fut baptisée à Trois-Rivières, le 26 mai 1797; elle épousa, le 17 octobre 1815, Joseph Prince, de Jean et de Rosalie Bourg.

XII.—Monique-Henriette, baptisée le 4 mai 1800, à Trois-Rivières, épousa le 9 juin 1821, François Prince, de François et de Rosalie Bourg.

Jean Doucet avait une terre à la Banlieue; il la céda à son fils Basile, cultivateur modèle.

La maison du colonel était en bois, peinte en blanc. L'a-

venue était ombragée d'arbres touffus qui donnaient à la propriété une apparence aristocratique. Les meubles du salon étaient en bois d'acajou et crin noir, le parquet, recouvert de tapis. En entrant dans cette demeure, les hôtes se trouvaient chez le gentilhomme campagnard qui faisait avec une politesse exquise les honneurs de sa maison.

Evoquons un souvenir de 1860. C'est vers quatre heures, par un bel après-midi d'automne, sortant des écoles, les enfants voient venir une immense charrette "chargée d'avoine, chargée de blé". C'est bien la grosse gerbe! Fillettes et petits gars suivent le lourd véhicule et demandent:

—Qu'est-ce que c'est?

—Le colonel Doucet apporte sa dîme.

Plus il avance vers la cure, plus la foule des petits et des grands curieux grossit. En face de l'antique et modeste palais épiscopal, M. Doucet descend gravement de son promontoire. Il a été signalé et le gros Belisle a ouvert la porte de cour à deux battants. Les messieurs de l'évêché, avertis par Thomas Gagnon, reçoivent le colonel et l'introduisent au salon, où l'attend Monseigneur Cooke. Entouré de ses prêtres, le vieil évêque souhaite une cordiale bienvenue à ce brave paroissien. Comme en ce temps-là, on ne parlait pas de prohibition, mademoiselle Cooke offre à l'honorable compagnie un verre de vin et des croquignoles.

Monseigneur Olivier Caron disait que le colonel Doucet était l'homme le plus spirituel qu'il eût rencontré. M. Ubald Bureau, notre causeur octogénaire, s'honore d'avoir vécu dans son intimité. Pour lui, le colonel était le type du parfait gentilhomme, doué des qualités du cœur et de l'esprit et mettant le tout au service de la religion et de la patrie.

"J'avais dix-huit ans, ajoute M. Bureau, c'était le 29 juin 1858, journée des milices au Canada. Tous les hommes valides de Trois-Rivières, âgés de dix-huit à quarante-cinq ans, devaient, ce jour-là, se réunir au Champ de Mars, appelé aussi Place d'armes, en face de l'ancien évêché, (1923) Couvent des Filles de Jésus. Des officiers faisaient l'appel, puis le colonel proposait trois hourras en l'honneur de la Reine. "Vive la Reine! Vive la Reine! Vive la Reine!" répétaient, de toute la force de leurs poumons, les soldats de cette pacifique armée. Le colonel ordonnait de rompre les rangs. Nous avons fait acte d'allégeance."

Le colonel avait son banc à l'église de la paroisse, à côté de

celui du juge. Quand le sacristain, Léandre Cadieux, passait le pain bénit, il servait le colonel le premier.

Quelques-uns des principaux citoyens, réunis en association, s'étaient engagés à fournir le pain bénit aux principales fêtes de l'année: Le colonel Doucet, le docteur Badeaux, le notaire P.-B. Dumoulin, le notaire Guillet, Monsieur Jacques Bureau, M. Pierre Bureau. Quand un membre mourait, il était aussitôt remplacé par un autre. C'est ainsi que nous avons vu le Juge Polette donner à son tour le pain bénit de dévotion. Le monumental pain bénit était près des balustres. A l'offertoire, le sacristain se rendait au banc du donateur et invitait un des membres de la famille à se rendre à l'offrande. On déléguait ordinairement un enfant. MM. Louis Badeaux et Willie Polette ont, durant bien des années, rempli ces fonctions.

Les cousins, gâteaux placés autour du pain bénit, étaient distribués par des acolytes, aux membres de la confrérie. Le donateur s'en réservait un certain nombre qu'il envoyait aux voisins et aux amis. Le cadeau était acceptable, car la bénédiction était tombée sur une bonne galette au beurre.

Madame Basile Doucet mourut presque subitement le 30 octobre 1863. Frappée dans l'après-midi, elle était morte, le soir à dix heures. Le service funèbre fut chanté le 2 novembre, par M. l'abbé Joseph-Elie Panneton, directeur du nouveau séminaire. Au registre, nous trouvons les signatures de MM. Edouard Barnard, Frédéric Bellefeuille, Michel Caron, Dominique Dufresne et Flavien Lottinville.

Le colonel laissa son bien à son fils Léon, cultivateur, homme paisible et bon, estimé de ses concitoyens. Voici l'acte de son mariage: Le onze octobre mil huit cent cinquante-quatre, nous prêtre, vicaire soussigné, avons reçu le mutuel consentement de mariage de Michel Caron, commerçant, fils majeur d'Ignace Caron, commerçant et Ursule Gagnon de cette paroisse d'une part; et de Dlle Eugénie Doucet, fille majeure de Basile Doucet Ecr, Juge de Paix, et de Dame Julie Aubry de cette paroisse d'autre part: les avons mariés suivant les lois et usages observés en la Ste Eglise catholique et leur avons donné la bénédiction nuptiale en présence de Basile Doucet Ecr. et père de l'épouse, Ignace Caron père de l'époux, Gustave Gers, Léon Doucet, Philippe Jourdain, Chs-Odilon Doucet et plusieurs amis qui ont signé avec nous, ainsi que les époux: Michel Czron, Eugénie Doucet, Elise Doucet Arline Caron Adèle Doucet, Marie B. Beaulieu, L. Aubry, L. Fortin, M. Gauthier, Bazile Doucet Ignace Caron.

Noiseux, Ptre.

Mme Doucet étant morte, M. Léon Doucet épousa, le 3 août 1857, Olivette Boudreau, fille d'Olivier, pilote. Elle était veuve de François Bureau, avocat, mort du choléra en 1852. Ce mariage fut célébré par M. Téléphore Toupin qui desservit la ville de 1854 à 1864. Ce jeune prêtre mourut à 33 ans, laissant après lui un rare parfum de vertu et un grand renom de sainteté. Il a été inhumé dans la cathédrale.

En troisièmes nocces, Léon Doucet épousa Eléonore Tapin, sœur de M. François-Xavier Tapin. Elle survécut à son mari et comme ils n'avaient pas d'enfants, Mme Doucet hérita de la terre. Elle la vendit à M. Georges Dufresne pour une rente viagère. Cette propriété appartient en 1923 à un M. Bellemare.

Le 1er septembre 1874, un cortège funèbre descendait du cimetière Saint-Louis. Il venait de conduire, à sa dernière demeure, le colonel Basile Doucet, décédé le 30 du mois d'août, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans et six mois.

Les porteurs avaient été MM. Dominique Dufresne, Honoré Lacerte, Elzéar-Basile Aubry, Laurent Genest, Michel Caron et Flavien Lottinville. Monsieur J.-A. Prince, curé de Saint-Maurice, signe au registre ainsi que MM. Achille Blondin et Henri Dufresne. L'inhumation a été faite par M. J.-N. Duguay, alors vicaire.

Le service avait été célébré à l'église paroissiale où, depuis 1775, les Doucet avaient été baptisés, confessés, communies, mariés et enterrés.

La foule des citoyens qui avait rendu les derniers devoirs au vieux colonel, se dispersa en se répétant cette parole de l'**Ecclésiastique**: "Rendons hommages à ces âmes saintes dont nous sommes les enfants."

Revenons sous le toit d'Alexis Reau et de Marie-Anne Doucet, pour être témoins d'un spectacle de beauté et de grandeur d'âme que la foi et la piété nous ont rendu familier, mais qui n'en reste pas moins sublime.

La maison de l'habitant est vaste et spacieuse. Le propriétaire est dans la chambre du sud-ouest, "gisant dans son lit, malade de corps, mais sain d'esprit" entouré de sa femme et de ses huit enfants, dont six sont mariés. Il y a trente-huit ans qu'il vit avec sa Marie-Anne. Ils ont partagé la bonne et la mauvaise

fortune. Maintenant que Dieu l'appelle, Alexis Reau a demandé le prêtre, Messire Nicolas Labadie, curé de Bécancour. Il a mis ordre aux affaires de sa conscience; le notaire Joseph Badeaux, de Trois-Rivières, reçoit ses dernières volontés:

"Alexis Reau et Marie-Anne Doucet donnent à leur fils, David Reau, une terre de quatre arpents de large sur vingt arpents de profondeur, bornée par devant au petit chenal de la rivière Bécancour; par derrière, au bout de la profondeur, avec en outre, la devanture ou partie de l'île qui appartient à la terre jusqu'au chenal qui la divise d'avec les îles aux Sauvages; joignant au nord-est à Isidore Massé, et, au sud-est, à Antoine Desilets.

"Une autre terre à Laroque d'un arpent sur vingt prenant par devant à la rivière Bécancour; au nord-est à Antoine Desilets et au sud-ouest, à Joseph Deshaies."

Les donateurs demandent au donataire une pension, mais si frugale que cela édifie. Ils spécifient qu'ils n'auront du poulet et du vin qu'en maladie seulement et deux piastres, par année, en argent pour leurs menues dépenses.

Le docteur François Rieutord, un vieux français, aussi de la ville, l'assiste à ses derniers moments et lui sert de témoin, avec son voisin, Antoine Desilets. Il est calme et paisible. Il a su vivre, travailler, labourer et peiner, il saura mourir. Il donne une large bénédiction à ses fils et à petits-fils et il leur dit: "Ce que j'ai fait, faites-le; soyez de braves cultivateurs; peut-être ne serez-vous jamais riches; mais vous en aurez toujours assez pour vivre. Du ciel, je vous aiderai."

Le vieux père parti, sa femme ne tarda pas à le suivre. Les annales de la famille enregistrent, à la suite de ces décès, les mariages suivants:

1796	Josèphe Reau	Paul Héon.
1802	Alexis Reau	Marie-Louise Cormier.
1808	Charles Reau	Marguerite Provencher.
1811	Madeleine Reau	Joseph Tourigny
	Marie-Louise Reau	François Genest-Labarre
1813	David Reau	Julie Levasseur.
1816	Marie-Anne	Joseph Dubois.

Monsieur Joseph Dubois est l'aïeul de M. l'abbé Omer Dubois qui a laissé des notes intéressantes au registre de la paroisse de Bécancour.

CHAPITRE VI

AU PETIT-CHENAL DE LA RIVIERE BECANCOUR

Puisque le travail entrepris procède par familles, nous en sommes peut-être au point culminant. "La famille Provencher, bien que petite par le nombre, dit Monseigneur Richard, est une des plus considérables du Canada, par les illustrations qu'elle a fournies."

En effet, cette page est enluminée par la figure héroïque de Monseigneur Provencher, missionnaire du Nord-Ouest, premier évêque de Saint-Boniface.

Nous ne pouvons que vénérer au passage ce grand missionnaire, "grand par tous les côtés."

"Grégoire XVI, surpris de l'air majestueux et bon, non moins que de la taille élevée de Monseigneur Provencher, disait à son entourage: "Je n'ai jamais vu un si bel évêque". Le R. P. Dandurand, O. M. I., en 1920, alors qu'il était dans sa cent deuxième année, laissait échapper le même cri d'admiration spontanée: "C'était un bel évêque, mesurant six pieds et quatre pouces, sans souliers."

"Disons seulement, pour ne nommer qu'une des vertus de Monseigneur Provencher, qu'il embrassa d'amour la pauvreté, fondatrice de toutes les œuvres de Dieu, Obligé de travailler son champ pour vivre, il portait des soutanes usées et rapiécées, dont il eût été difficile de dire la couleur. Son carrosse épiscopal était une grosse charrette à laquelle il attelait un bœuf. Plus tard, il remplaça le bœuf par un cheval. Pour siège, dans cette voiture, il prenait une chaise qu'il liait solidement avec une corde, et il cheminait ainsi à travers la prairie, allant d'une mission à l'autre. Pour chaussures, il avait de gros sabots en bois. Il aimait mieux vivre dans cette pauvreté et se priver d'une foule de choses, que de retrancher un sou à ses chères missions. Un jour qu'on l'exhortait à changer sa charrette pour une voiture plus douce, tant il était vieux et fatigué, il répondit:

"Je me suis toujours fait une règle de ne rien dépenser pour mon bien-être personnel; ce n'est pas à la veille de descendre dans la tombe que je veux renoncer à cette résolution, dont j'attends tant de consolation à l'heure dernière." (Les Cloches de Saint-Boniface).

M. l'abbé Léon Provencher, naturaliste distingué et auteur

de "La Flore canadienne," est allié à la famille Reau, ainsi que Norbert Provencher, journaliste, dont les talents précoces promettaient une brillante carrière. La mort l'enleva avant qu'il eut atteint son demi-siècle.

L'ancêtre au pays, Sébastien Provencher, était cordier et il avait une terre au Cap dès 1661. L'histoire de cette famille se poursuit sans trop d'incidents. En 1795, un terrible accident, relaté au registre de Bécancour, mit le deuil dans cette famille et dans toute la paroisse.

Le 16 juin 1795, Louis Provencher et sa femme, Marie Deshaies dit St-Cyr; Charles, frère de Louis, Joseph Deshaies dit St-Cyr, Anne Leprince épouse de Laurent Tourigny et François Bourbeau dit Beauchesne, étant à Bécancour, voulurent traverser le fleuve dans un canot, du port de vingt-cinq à trente minots, pour se rendre à Trois-Rivières. Un gros vent de nord-est s'éleva, et le canot tourna sous voile vis-à-vis la pointe du Cap. Trois des voyageurs périrent: Charles Provencher, Anne Leprince et François Beauchesne. Les autres furent sauvés, après avoir descendu trois quarts de lieue.

Cette digression n'en est pas une. Alexis Reau, chef de la Ve génération avait épousé Marie-Louise Cormier, fille d'Angélique Provencher, cousine du premier évêque de Saint-Boniface. Les deux pères étaient cousins germains. De plus, Charles Reau, frère d'Alexis, était marié à Marguerite Provencher, de la même famille. A toutes les générations, il y a alliance entre les deux familles.

Alexis Reau reçut, le 10 juin 1797, du colonel J. de Tonnancour, une commission de sergent de la première compagnie de Bécancour. Son père lui donnait peu à près une terre. Il était donc raisonnable qu'il songeât à se choisir "une blonde". Le sergent la rencontra, au bas du rang de la grand'rivière, chez un Acadien pur sang, Jean Cormier dit Thibier, né à Beaubassin, vers 1735, et marié à Angélique Provencher dit Ducharme, dont il a déjà été question.

Marie-Louise, la sixième enfant sur onze, était née le 25 juillet 1777. Elle agréa les avances d'Alexis, et le 18 octobre 1802, par une matinée d'automne, nous trouvons les futurs gens de la noce, dans l'étude de Maître J. Badeaux, rue des Forges, Trois-Rivières. Ce sont:

Alexis Reau, père de l'époux, Joseph, son frère, et Paul Héon, son beau-frère; Jean Cormier dit Thibier, père de l'épouse, Alexis,

son frère et Angélique, sa sœur. Alexis donne à sa femme, à titre "de conquet", la moitié d'une terre de deux arpents sur trente-cinq de profondeur.

La terre d'Alexis Reau tenait au lac Saint-Paul, ce fameux lac nommé d'après le Père Paul Lejeune, S. J., Monseigneur Richard le proclamait, avec enthousiasme, "le plus beau lac du monde", et M. Alfred Desilets nous l'a décrit ainsi:

"La rivière Godefroy, longue de trois milles, prend sa source dans le lac Saint-Paul, belle nappe d'eau parallèle au fleuve, qui a cinq milles de long et un peu plus d'un mille de large. Ces deux pièces d'eau forment un des sites les plus agréables de notre région, entourées qu'elles sont d'un côté par des prairies verdoyantes, et de l'autre côté par de magnifiques érablières, sans compter qu'elles sont en renom pour être poissonneuses et giboyeuses. En temps de disette, la colonie et les habitants d'alentour y ont trouvé des ressources alimentaires très précieuses. Les variétés de poissons qu'on y prend encore aujourd'hui, en abondance, sont la barbotte, la perchaude, l'anguille, l'achigan, le doré et le brochet, dont nombre de pièces, parmi les dernières espèces varient de deux à seize livres.

"Autrefois, ces lieux étaient le paradis des chasseurs qui y trouvaient la sarcelle, le canard, l'outarde, la bécassine et l'épervier ainsi que le rat musqué, le vison, le renard et le chat sauvage.

"Tout à côté du lac Saint-Paul, est un lac d'une quarantaine d'arpents en superficie qu'on appelle le lac aux Outardes, à raison de la quantité de ce gibier qui le fréquentait". (Souvenirs d'un Octogénaire.)

Dans cette oasis, Alexis Reau semblait naviguer en plein bonheur; mais l'épreuve ne tarda pas à l'atteindre... Sa femme bien-aimée, Marie-Louise Cormier, mourut à cinquante-trois ans. Le 2 mai, parents et amis l'accompagnaient à sa dernière demeure. Parmi les acolytes, se trouvait son fils Joseph, qui terminait cette année-là son cours d'études. La mère, avant de mourir, avait eu la douce vision de l'entrevoir à l'autel. Après trois années passées au Grand Séminaire de Nicolet, il venait lui aussi dormir au cimetière, auprès de sa mère.

Incident remarquable, aux obsèques de madame Alexis Reau, le curé officiant est un vieux missionnaire acadien, Monsieur l'abbé François Lejamtel de la Blouterie. Né le 10 novembre 1757, à Granville en Normandie, il avait été ordonné prêtre par son évêque, Mgr de Talarin de Chalmazel, qui l'agrégea au Sé-

minaire de Coutances, chargé de fournir des prêtres aux missions françaises des colonies. Celle de Saint-Pierre et Miquelon, dans le golfe Saint-Laurent, lui fut assignée. Quand la tourmente révolutionnaire ravagea la France, les autorités des Iles reçurent avis de faire prêter serment à la Constitution, par les missionnaires. M. Lejamtel leur répondit par un formel: "Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes." Mais un jour un bâtiment français fit escale dans l'île Saint-Pierre. L'équipage contraignit les deux commandants de terre et de station, sous peine de mort, à expulser **le calotin**. Les officiers forcèrent M. Lejamtel à s'évader, tout en le félicitant privément de sa noble conduite. Le digne missionnaire arriva à Québec, au mois d'août 1795, et Monseigneur Hubert le nomma aussitôt missionnaire du Cap Breton et de la Nouvelle-Ecosse. Il évangélisa, en véritable apôtre, ce vaste champ du Père de famille, et cela pendant vingt-trois ans. C'est de là, que Monseigneur Plessis l'appela à Bécancour. C'était en 1819. Il y continua sa vie laborieuse, humble et austère. Lorsque l'âge le contraignit à la retraite, il se fit construire une maison. Il mourut le 22 mai 1835, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Alexis Reau, au retour des funérailles, rentrait bien triste sous son toit où il avait connu de beaux jours... Un foyer sans mère est un âtre sans flamme et sans chaleur; mais la sollicitude paternelle va redoubler d'affectueuse tendresse, et la plus douce union régnera entre frères et sœurs, au nombre de neuf: cinq fils et quatre filles.

Inclinons-nous en présence de ce patriarche, de cette belle figure ancestrale. Nous unissons notre geste à celui de lord Aylmer, qui, en 1831, le 13 mai, le nomme capitaine. Ses subordonnés sont heureux de cet honneur décerné au cultivateur honnête, probe et laborieux.

Parmi les siens, il est l'arbitre reconnu. Il achète les parts de terre pour ne pas morceler la propriété, il endosse toutes les responsabilités. Une fois, dans la liquidation de la succession de sa fille, Josèphe, mariée à Paul Héon, il encourt des risques et les paye de sa bourse. Pas de procès dans cette famille.

Cette affaire nous a valu de lire une lettre autographe de l'Honorable Joseph-Edouard Turcotte, orateur de la chambre d'Assemblée et tribun remarquable.

Trois-Rivières, 27 février 1847.

Monsieur:—Il est de mon devoir de vous informer que je suis chargé, par les héritiers de Raymond Héon, de demander en justice, pour eux, la part qui peut leur revenir dans la succession de feu Charles Héon, leur aïeul.

Si vous désirez arranger cette affaire à l'amiable, ils sont disposés à accepter le même montant qui a été donné aux héritiers des autres souches, savoir la somme de trente louis. Il faut que la chose soit réglée avant leur départ, car je dois intenter l'action en pétition d'hérédité, immédiatement.

J'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur,

J. E. Turcotte, avocat"

Cette lettre est conservée parmi les papiers de famille.

Chez ces cultivateurs où les papiers suivent la terre, ils étaient tous réunis dans une cassette d'écorce cousue avec du fil de chanvre. Aujourd'hui, reliés en volume, ils constituent un monument. La date de 1727 est à la base, et le sommet s'élève de jour en jour, car la lignée se prolonge, et sur la même terre... N'est-ce pas que c'est beau ?

Si le père Alexis voit cela, sa joie de bienheureux doit s'accroître d'autant.

Bien des traits de vertu seraient à citer, mais il faut abréger. Consignons un acte de charité

Le capitaine donnait volontiers aux pauvres, mais il avait un faible pour les sauvages indigents qu'il traitait comme de grands enfants, qu'il assistait au besoin et qu'il protégeait envers et contre tous ceux qui auraient voulu leur faire des injustices.

Chaque année, à l'entrée de l'hiver, il allait chercher dans leurs misérables cabanes, deux familles et il les logeait dans sa cuisine d'été. Le brandon de la discorde s'agitait assez souvent chez ses voisins. Quand les cris atteignaient un diapason trop élevé, un mot lancé, à travers la cloison: "Capitaine Reau!" avait un effet magique et tout rentrait instantanément dans l'ordre. Pour résumer cette longue et fructueuse carrière, disons qu'Alexis Reau fonda, avec une Acadienne, un foyer chrétien; il eut beaucoup d'enfants, il les aima bien, et vécut avec eux et

ses petits-enfants jusqu'à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il fut un grand chrétien, un brave patriote et un bon père de famille.

Suit une liste des mariages des enfants issus des époux Alexis Reau et Marie-Louise Cormier.

1825	Louise Reau	Antoine Charest.
1828	Alexis Reau	Marguerite Lacourse.
1832	Marie Reau	Jean-Noël Picher.
1835	David Reau	(1o) Eulalie Leblanc.
1838		(2o) Séraphine Levasseur (Sa parente du 3 au 4).
	Euphrosine Reau	M. Lacourse.
1837	Marie-Anne Reau	Joseph Levasseur, (Parente du 3 au 4.)
	Josèphe Reau	Paul Héon.
	Madeleine Reau	Joseph Deshaies dit Tourigny.

Un autre fils, Joseph Reaux, ecclésiastique, est né à Bécancour en 1813, a fait son cours d'étude au collège de Nicolet de 1824 à 1831, a pris la soutane dans l'automne de 1831; fut professeur en Eléments en 1831-32, 32-33, de Troisième de 1833-34; charge que la maladie le força d'abandonner, pour aller mourir dans sa paroisse natale, le 17 avril 1834. (**Séminaire de Nicolet**, Tôme II, 25.)

Ce jeune abbé avait pour confrères de classe le Docteur Georges Badeaux et le trop fameux Chiniquy.

“Un jour, nous dit le docteur, que, écoliers finissants, nous causions vocation, Chiniquy nous annonça qu'il serait prêtre.

—Toi, prêtre!

—Pourquoi pas?

—Si tu fais un prêtre, tu seras un mauvais prêtre.

—Et encore, qu'est-ce qui te fait dire cela?

—Tu es un orgueilleux et tu n'aimes pas la sainte Vierge.

Ce jour-là, ajoute le docteur, je ne croyais pas si bien prophétiser. Les faits hélas! m'ont donné raison,

CHAPITRE VII

LA FAMILLE CORMIER:—NOTES ET SOUVENIRS

M. Placide Gaudet nous a fait connaître les ancêtres de Marie-Louise Cormier. Nous poursuivrons l'histoire de cette famille dans les descendants.

I.—Thomas Cormier, né en 1636, en France, arrivé en 1668 à Port-Royal où il épousa en 1669, Madeleine Girouard, née en 1654, fille de François et de Jeanne Aucoin. Peu d'années plus tard il émigra à Beaubassin où il mourut en 1689.

II.—Alexis Cormier, issu des précédents, naquit en 1676, à Beaubassin, et en 1698, il épousa à la Grand Prée Marie LeBlanc, née à Port-Royal, en 1678, fille de Jacques et de Catherine LeBlanc. De cette union naquit:

III.—Pierre (dit de la Côte) Cormier, né en 1704 à Beaubassin, où, en 1723, il épousa Marguerite Cyr, née à Beaubassin, fille de Jean et de Françoise Melanson. Elle fut inhumée à Québec, le 27 décembre 1757.

IV.—Jean Cormier dit Thibier, issu de ces derniers, naquit à Beaubassin vers 1735 ou 1738, il échappa à la déportation en se sauvant avec ses parents à la rivière St-Jean, et de là gagna Québec, et ensuite Bécancour où il épousa le 11 janvier 1767, Marie Angélique Provencher dit Ducharme, fille de Charles et de Madeleine Desrosiers. A cette date les père et mère du marié étaient défunts, dit le registre.

V.—Marie-Louis Cormier, née des précédents, épousa à Bécancour, le 25 octobre 1802, Alexis Rheau, fils d'Alexis et de Marie Anne Doucet.

CYR

I.—Pierre Cyr, originaire de France, où il naquit en 1644, épousa à Port-Royal en 1669, Marie Bourgeois, née en 1652, fille de Jacques chirurgien, et de Jeanne Trahan. Il mourut à Beaubassin, où, en 1680, sa veuve convola en secondes noces avec Germain Girouard, fils de François et de Jeanne Aucoin. Il est le père du suivant:

II.—Jean Cyr, né en 1671, à Port-Royal, épousa en 1698, à Beaubassin, Françoise Melanson, née en 1683, fille de Charles

et de Marie Dugas, de Port-Royal; elle décéda à Beaubassin le 1er juin 1720, et de ceux-ci est issue:

III.—Marguerite Cyr, mariée en 1723, à Pierre Cormier dit de LaCôte, fils d'Alexis et de Marie LeBlanc.

Les Cormier, "la fleur des honnêtes gens", vont retenir quelque peu notre attention.

Olivier Cormier dit Thibier, premir notaire de Plessisville, était le neveu de Marie-Louise Cormier, épouse d'Alexis Reau.

Il faillit perdre la vie, le 23 novembre 1847, victime du devoir professionnel. Il accompagnait M. le curé Bélanger, qui avait à rectifier les clauses mal définies d'un contrat qui plus tard aurait pu fournir matière à procès. Il leur fallait traverser la Savane de Stanfold. M. le Curé s'était assuré les services d'un bon guide, M. Ambroise Pepin. Quand la nuit fut venue, une nuit obscure, ils étaient tous trois dans "la Savane", endroit marécageux, où trempés, fatigués, à bout de forces, ils tombèrent l'un après l'autre, épuisés, meurtris. Le lendemain, au point du jour, des voyageurs trouvèrent les corps inanimés de M. le Curé et d'Ambroise Pepin. Seul, le notaire Cormier respirait encore, mais il était sans connaissance et il ne revint à lui qu'à deux heures de l'après-midi. Il resta trois mois dans une prostration affreuse, sous l'impression qu'il allait mourir d'un instant à l'autre. Grâce à sa forte constitution, M. le notaire recouvra la santé.

C'est lui qui a raconté à M. Baillargeon curé de Stanfold, le récit émouvant et dramatique de cette nuit d'horreur. Après avoir servi, pendant près d'un demi-siècle, ses compatriotes des Bois Francs, il mourut le 2 octobre 1889, âgé de soixante-douze ans.

Des Cormier dit Thibier, passons aux Cormier dit Rossignol.

Pierre, agriculteur et marchand, fut baptisé à Bécancour, en 1770; il épousa dans la même paroisse, le 3 juin 1793, Elisabeth Landry. Quinze enfants sont issus de ce mariage.

Le cinquième, Pierre-Alexis, charpentier et commerçant fut baptisé à Bécancour, le 21 mars 1799.

Sa première femme, Marie Desjarlais, mourut peu de temps après son mariage. Pierre Cormier ne fut pas inconsolable, car il épousait, le 13 janvier 1831 Esther Dugré, qui avait été la fille d'honneur de sa première femme.

Charpentier, il construisit une goëlette, "la Marie-Eléonore", nommée d'après sa première enfant, née le 10 octobre 1831. Il était l'associé du navigateur, Benjamin Sulte, père de notre historien. M. Sulte naviguait dans le golfe Saint-Laurent et M. Cormier vendait les marchandises. Les associés s'approvisionnaient à Québec de tous les articles de ménage, vaisselle, cotonnades, épiceries. Rendu aux îles ou sur les côtes, M. Sulte échangeait sa marchandise pour du poisson salé: morue, hareng, etc. A l'automne, il rentrait, sa goëlette chargée d'huîtres. Pour une somme modique, tout venant pouvait en manger à bord autant que son appétit le lui permettait. L'arrivée de la "Marie-Eléonore" était désirée des gourmets, et l'on parla longtemps, parmi les Trifluviens, des bonnes huîtres qu'elle apportait.

Jadis on mangeait des huîtres
Et l'on faisait des chansons;
C'était à briser les vitres
Tant s'amusaient les garçons!
Mais faut-il que l'on déplore
Le passé, les vieux amis?
Jadis, jadis,
On chantait, on chante encore;
Ne regrettons pas jadis.

B. Sulte."

Sulte, le navigateur, périt en mer en 1847. M. Pierre Cormier mourut, en 1850. Les deux veuves se réunissaient souvent en hiver, au coin du feu, pour causer de ceux que le Ciel avait enlevés trop tôt aux joies familiales.

M. Cormier laissait une nombreuse famille. Mais Dieu prit soin de la veuve et des orphelins. Madame Cormier vécut en véritable sainte. Le chapelet ne quittait guère ses doigts. Elle a été la véritable femme forte de l'Evangile, et ses petits-enfants, qui l'ont connue dans sa verte vieillesse, s'honorent de l'avoir pour grand'mère. Parmi eux, elle voit deux prêtres: M. le chanoine Alexandre Moreau, du Séminaire des Trois-Rivières, et M. l'abbé Auguste Tapin, curé de Damar, comté de Rooks, Kansas; une Ursuline, Mère Saint-François-Xavier, assistante au Monastère des Trois-Rivières et une Carmélite, Mère Saint-Antoine de Padoue, Prieure du Carmel de Montréal.

Un des fils, Zéphirin se prépara, sous la direction de M. Henry Balcer, qui vers ce temps rétablissait en notre ville le commerce des fourrures, à devenir bientôt un marchand renommé dans cette ligne. Lorsque le jeune homme partait pour aller faire la traite

avec les Indiens du Saint-Maurice, sa mère se mourait d'inquiétude. Toutes ses prières étaient pour ce fils, de crainte qu'il ne lui arrivât malheur. M. Zéphirin Cormier s'établit à Sherbrooke, où il réalisa une modeste aisance.

Eléonore épousa M. Jules Moreau, homme d'église, maître-chantre, entrepreneur, enlevé lui aussi relativement jeune à l'affection des siens.

En 1837, les Canadiens, enflammés par les accents patriotiques de Papineau, couraient sus à l'Anglais et à l'Irlandais.

Charles Cormier, frère de Pierre, avait obtenu la main de mademoiselle Lucille Archambault, et ils étaient à l'autel avec trois autres couples qui, ce matin-là, devaient être mariés, quand une troupe avinée, sans respect pour le saint lieu, envahit l'église et s'apprête à arrêter "les fils de la liberté". Charles Cormier savait que les militaires avaient un mandat d'arrêt contre lui, il saisit vite la situation, se mêla aussitôt à la foule et s'esquiva. Son mariage manqué fut repris le 5 novembre 1838. Il ouvrit une maison commerciale à Sommerset. La fortune lui sourit, et les honneurs lui arrivèrent. Il fut nommé sénateur, et son fils, Napoléon, fut conseiller législatif.

AIME DIEU ET VA TON CHEMIN

Voici venir le jour où la famille Cormier sera comblée d'honneurs et de bonheur. C'était en 1868. Aux cris provocateurs des hordes garibaldiennes, qui voulaient chasser le Pape-Roi des Etats Pontificaux, la fleur de la jeunesse catholique du monde entier eût voulu s'enrôler sous le drapeau du Saint-Père.

Dans la liste des cent trente-six braves Canadiens, qui, le 18 février, partaient pour Rome et faisaient gaîment le sacrifice de leur vie, on lisait le nom de Moïse Cormier. Joseph Beauchesne et Adélard Lupien, tous deux, comme lui, de Bécancour, faisaient partie du même contingent. Ce fut Mgr Laflèche qui, dans l'église Notre-Dame, Montréal, leur donna l'adieu du Canada.

"Partez, soldats du Christ et de la vérité, partez. Allez jusqu'à Rome, sur ce sol arrosé du sang des saints. Allez défendre notre Père attaqué, notre Mère outragée..."

Quelques-unes des lettres du Zouave Cormier, adressées à sa sœur Céline, Mme Pierre Cyrenne, ont été conservées; nous en donnerons quelques fragments.

“Rome, 17 mars 1868.—Nous avons été présentés au Saint-Père. Dans cette audience, Sa Sainteté nous a bénis jusqu’à trois fois, et nous donna à chacun, de sa propre main, une belle médaille en argent. Je me trouve heureux d’être auprès d’un si bon Père... Quand on l’a vu, on ne craint rien, on peut se battre tout de suite, pour défendre sa cause. C’est ce qu’on désire tous.

On se dit les uns aux autres: “S’il y a quelque feu, on va voir ce que c’est que des Canadiens; on va te les enfiler les Garibaldiens à la baïonnette.”

—“Velletrie, 16 juin 1868.—Cent trente hommes de la compagnie sont partis, vendredi dernier, à deux heures après minuit, pour aller dans les montagnes faire la chasse aux brigands. Il sont revenus dimanche matin, avec trois brigands morts et six qu’ils ont faits prisonniers. Les trois qu’ils ont tués ont été exposés sur le pavé, au milieu d’une rue de la ville. Tout le monde s’est rassemblé pour les voir: ils avaient le corps traversé par trois ou quatre balles. J’étais de garde autour de ces corps. Les brigands étaient bien armés, je te l’assure. Ils avaient chacun quatre ou cinq pistolets à six coups, un fusil à deux coups et plusieurs couteaux à poignard; il y en avait un qui avait quatre cents francs, une montre en or et plusieurs joncs et bagues en or. Tout ce qu’on trouve sur les brigands, c’est à celui qui s’en empare le premier. Ces brigands sont l’avant-garde des Garibaldiens. Ils sont pires que les Garibaldiens.”

“Je commence à parler l’italien un peu, assez pour me faire comprendre. Je m’en vais prendre mon fameux **rata**, il est trois heures.

... Ce n’est pas la même nourriture qu’en Canada: Nous ne faisons que deux repas par jour; le matin à neuf heures, nous avons une bonne gamelle de soupe aux choux avec du bœuf, et l’après-midi, c’est du riz ou bien du rata avec un morceau de lard. Les premières fois, ce n’est pas très bon, mais on vient à s’y faire. Une fois accoutumée, c’est très bon. Nous sommes bien nourris: du pain, j’en ai toujours de reste. J’en vends un par semaine. On le vend dix sous.”

“Caprarola, 3 septembre 1869.—...Maintenant, c’est le temps des fruits. Nous avons du raisin tant que nous en voulons. Je voudrais bien t’en envoyer une grappe, si ce n’était pas si loin. Je suis certain que tu n’as pas mangé aucun fruit aussi bon. Le raisin que nous avons au Canada, ce n’est que de la **pelure**. Le repas que Pierre m’a demandé de faire pour lui ne fera pas défaut.

Le vin est à meilleur marché à la campagne qu'à Rome. Il est plus pur. Il ne coûte que trois ou quatre sous la bouteille."

"Valentano, 5 janvier 1869.—Nous pensons rentrer à Rome, le 15 de ce mois. Aussitôt que nous y serons, on nous donnera de nouvelles armes. Ce sont des Remington. Ils sont supérieurs aux Chassepots: ils tirent vingt coups à la minute. Tout le premier bataillon des Zouaves en est armé. Je t'assure que quand toute l'armée pontificale en aura, si nous venons à rencontrer les Garibaldiens, nous les **rosserons** bien, ces brigands-là... (1)

M. Cormier envoya à Sa Sainteté deux bouteilles de sirop d'érable. Le Saint-Père en y goûtant dit: "Ils sont bien heureux les Canadiens d'avoir dans leur pays un si bon produit."

Un jour dans une audience, Pie IX demanda à un des prêtres canadiens à quel diocèse il appartenait. Ce monsieur répondit qu'il appartenait au diocèse de Trois-Rivières. Le Saint-Père lui dit en élevant la voix:

"Mais vous m'appartenez d'une manière spéciale, attendu que c'est moi qui ai créé ce diocèse."

Le soldat du Pape, revenu chez lui, en rapportait les bénédictions du Saint-Père. Rendu aux travaux des champs, il faisait rendre à la terre plus de biens qu'elle n'en avait jamais donnés. Une fromagerie mettait une prospérité de plus dans la paroisse. Enfin, chez Moïse Cormier, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Mais il y avait un nuage. Il avait une nombreuse famille et ses fils, comme leur père, aimaient la terre et voulaient en vivre. Comment les établirait-il? C'est alors qu'il entendit "l'Appel de la race" qui l'attirait au Manitoba. Était-ce la voix de Monseigneur Provencher? Il acheta à La-Salle, des milliers d'âcres de terre, "terrain, disait-il, dans ses

(1)... Tu me demandes, chère sœur, des nouvelles du cornet de sucre que j'ai emporté. Lorsque j'ai été malade, en traversant l'océan, je n'avais de goût pour rien excepté pour le sucre du pays avec du pain sec. Pendant trois ou quatre jours, je ne pouvais manger autre chose. Quand même je l'aurais apporté à Rome, je crois bien qu'il eût été difficile de le présenter au Saint-Père. Et le garder pour le montrer aux Italiens, je t'assure que ça n'en vaut pas la peine.—Tu me dis que Maman est inquiète, qu'elle s' imagine toutes sortes de chose. Tu peux la rassurer. Qu'elle ne prenne pas d'inquiétude. Quand même nous ne serions pas bien nourris, mais il faut faire pénitence: nous ne sommes pas venus ici, pour contenter toutes nos envies. Je ne regrette pas d'être parti du Canada; au contraire je suis content d'être zouave pour défendre l'Eglise... Moïse Cormier, zouave pontifical.

lettres à sa famille, plus étendu que toute la paroisse de Bécancour.”

Parce que cet homme était agréable au Seigneur, il fut atteint par l'épreuve. “Je visiterai tous ceux qui sont revêtus de la robe du pèlerin,” nous dit la Parole de Dieu.

Le voyage de Moïse Cormier avec sa famille, pour se rendre dans la “Terre promise”, s'effectua avec des difficultés sans nombre. “La picote” se déclara dans le train des émigrés. Il fut aussitôt mis en quarantaine, en pleine prairie. Les sauvages d'une bourgade, établis dans les environs de Fort William, ayant appris que “la picote” leur était apportée par des étrangers, firent un complot pour s'en défendre à tout prix. Ils étaient, au nombre de trois cents. Ils résolurent de cerner le camp et d'y mettre le feu au moyen de barils d'huile de pétrole. Heureusement le missionnaire voyant leurs agissements secrets, perça le mystère et les dissuada de leurs perfides desseins.

Sauvés de ce danger, les émigrés ne savaient pas quel nouveau malheur allait les atteindre...

Aurore Cormier, fillette de Moïse, âgée de sept ans, fut atteinte du fléau et en mourut. Le malheureux père réussit à lui confectionner un cercueil; il travailla ensuite une croix de bois qu'il éleva sur le petit tertre. Il entourra le tout d'une palissade. Quand le train recommença à circuler, il se rendit à la mission voisine et il pria le missionnaire d'aller bénir le coin de terre où reposait son enfant. Deux des frères d'Aurore furent atteints de la petite vérole et en restèrent marqués.

Arrivé au terme du voyage, M. Cormier jeta la semence en terre; mais l'abondante moisson qu'il en attendait ne vint pas. La sécheresse, une mauvaise récolte le mit à deux doigts de la banqueroute. Heureusement, Dieu veille sur ses fidèles serviteurs. L'émigré avait rencontré à Winnipeg, M. Boire, ancien gérant de la Banque nationale à Trois-Rivières, avec qui, il avait longtemps fait affaire. M. Cormier le mit au courant des nombreux mécomptes éprouvés depuis son départ de Sainte-Angele. M. Boire lui fit obtenir un bon crédit, l'encouragea à persévérer dans son exploitation agricole et lui prédit qu'il prendrait le dessus. L'homme intelligent et probe reconnut la main de Dieu dans les secours de ce bon ami. Il accepta, et bientôt M. Moïse Cormier était cité comme un des plus riches cultivateurs de l'Ouest.

CHAPITRE VIII

DAVID RHEAULT, CHEF D'UNE FAMILLE PATRIARCALE

La descendance de David Rheault, marié en 1838 à Séraphine Levasseur, est nombreuse. Un futur évêque, Mgr Zéphirin Moreau, assistait à ce mariage. Le célébrant était le curé Charles Dion.

Huit enfants mariés donnent à David Rheault, soixante-seize petits-enfants. Madame David Rheault, née en 1820, mourut en 1909. Il y avait alors soixante et onze ans que, jeune femme de dix-huit ans, elle avait franchi pour la première fois, le seuil de sa maison.

Dix enfants sont nés du mariage de David Rheault et de Séraphine Levasseur.

Héloïse, née en 1839, étudia chez les Ursulines de Trois-Rivières, épousa en 1859 Pierre Leclerc, organiste de la paroisse et cultivateur.

Lorsque M. Malo, curé des Trois-Pistoles, arriva à Bécancour, il amenait avec lui sa ménagère, madame veuve Leclerc, et ses trois enfants. M. le Curé aida à l'instruction de ces derniers. Toutes les semaines, Pierre Leclerc allait à la ville, prendre des leçons d'orgue du professeur Hunt. Il en profita. Un de ses fils, un petit Pierre, est musicien distingué, organiste à Central-Falls, chez M. le Curé Béland. Madame Leclerc éleva une famille de treize enfants. Elle est morte en 1920.

Adélaïde, née en 1841, mariée à F.-X. Leclerc en 1860. Six enfants sont nés de cette union; elle mourut en 1873.

Victorine, née en 1843, mariée en 1866 à Pierre Piché. Leur famille se compose de neuf enfants. Madame Piché est morte en 1909.

Adolphe, né en 1845, épousa Odélie Lacourse en 1872 il eut l'héritage paternel qu'il légua à son fils Philippe, propriétaire actuel du vieux bien. Ces époux eurent neuf enfants. Le père mourut en 1908.

Eléonore née en 1848, épousa en 1871 Jean Verret. Cette dame mourut en 1887. Leur famille se composait de dix enfants.

Virginie née en 1850, épousa en 1874, Jules R. Dubé, marchand et receveur de poste. Elle eut huit enfants, dont deux sont prêtres: M. l'abbé R. Dubé, curé de Mansonville et M. l'abbé G. Dubé aussi curé.

Une de ses petites filles, Mademoiselle Berthe Patterson est en 1923, élève à l'Ecole Normale des Ursulines de Trois-Rivières.

David Rheault né en 1852, a épousé en 1873, Annie Doucet. Ces époux ont eu treize enfants.

Alphonsine née en 1854 est morte célibataire, en 1892.

Malvina née en 1856 a épousé en 1875, Gonzague Gaudet. Elle est décédée en 1888. Huit enfants étaient nés de cette union.

Edouardina née en 1859 mourut à vingt mois, de la diphtérie, deux mois après la mort de son père.

Jusqu'en 1858, le grand père Alexis Reau vécut avec son fils David et sa famille. De son fauteuil, il aimait à surveiller les jeux de ses petits-enfants. Si le tumulte s'élevait ou un désaccord survenait, **Pépère** lançait sa tuque en visant l'enfant coupable.

Celui ou celle qui était atteint devait lui rapporter la tuque et recevoir une sermonce. "Je trouvais, nous disait l'une d'elles, que la tuque m'arrivait plus qu'à mon tour—j'étais turbulente—et je détestais bien cela rapporter à grand'père son bonnet de laine."

La mort de David Rheault, cultivateur à l'aise, plongea la veuve et les enfants, non-seulement dans l'affliction, mais dans l'embarras. Comment faire valoir un si grand bien? Comment conduire l'ouvrage? Un voisin obligeant, M. Charles Désilets, était très serviable. En tout temps, à toute occasion, il offrait ses services. Il en avait tellement pris l'habitude qu'un jour vint où il crut qu'il serait plus avantageux d'unir les deux fortunes.

Hélas! ce mariage n'eut pas les résultats attendus. La mère, prise entre son mari qui était **ménager** et ses enfants, habitués à une honnête aisance, trouvait la situation difficile; mais en vraie chrétienne, elle la supporta bravement, jusqu'au jour où les partis connurent qu'une parenté non déclaré existait entre eux: le mariage était nul. Mais un fils était né. Il fallut diviser le bien. Les enfants de David Rheault s'en consolèrent en jouissant paisiblement de leur avoir.

Devenu libre, Charles Désilets se maria une seconde fois; et une seconde fois, une parenté non déclarée rendit la liberté à sa femme, qui, pas plus que la première, ne voulut s'engager de nouveau dans les liens matrimoniaux.

Marié deux fois, Charles Désilets mourut célibataire.

A Bécancour, il était difficile de connaître les liens de parenté qui existaient entre les familles; presque toutes étaient alliées les unes aux autres; pour compliquer la situation, une partie de la paroisse située sur le rang du fleuve, était desservie par la cure de la ville, à cause des difficultés des communications, à certaines époques de l'année. Le curé de Bécancour n'avait pas, dans les registres de la paroisse, tous les actes de l'état civil de ses paroissiens. Il s'ensuivit de sérieux désagréments

Le nom de M. Malo a été mentionné dans les pages précédentes. Citons ici quelques notes et souvenirs de la longue et vertueuse carrière de ce bon prêtre.

Arrivé à Bécancour en 1850, il prenait une paroisse modèle de deux mille communians. Cependant, il fallut un ordre exprès pour le retirer du laborieux ministère des missions du Golfe, où il avait passé quinze ans. Là, sur une étendue de quatre-vingt lieues de pays, son zèle et sa charité ne connaissaient pas de bornes. A travers les forêts et les montagnes, à travers les glaces et les neiges, il chevauchait la plupart du temps sur "Fécond".

"Ce cheval, disait M. Malo, sautait facilement une barrière de quatre pieds.

—Et vous, descendiez-vous de cheval pour ce saut périlleux ?

—Non. Je sautais avec.

M. Malo était grand et gros et très fort.

Georges Cambrai Montambault cultivait la terre de la fabrique. Un certain jour de printemps, M. le Curé récitait son bréviaire sur le bord de l'eau, Cambrai lui dit en désignant une grosse souche: "C'est malheureux que l'inondation n'ait pas emporté cette souche, elle nuit à la culture.

—Enlevez-la.

—Oui, une souche qui exigerait dix hommes pour la remuer.

M. le Curé continua la récitation de son bréviaire; mais aussitôt que Cambrai fut parti pour aller diner, M. Malo prit preste-

ment la souche et l'envoya voler dans la rivière.

De la fenêtre, Cambrai assista à ce fait d'armes et en répandit la nouvelle dans la paroisse.

M. Malo se faisait remarquer, dit Monseigneur Tanguay, dans son **Répertoire du Clergé**, par l'originalité de ses appréciations des faits et des hommes et les piquantes saillies d'un esprit alerte."

Il faisait poser des pieux devant l'église. Un paroissien remarqua en passant que l'ouvrage ne marchait guère.

—C'est Longjean qui fait cela.

L'ouvrier se nommait Jean et il mesurait sixpieds. Il travaillait avec une lenteur désespérante.

Le colonel Landry était le grand ami de M. le Curé. Un soir que les rayons du soleil aveuglaient le vieux colonel, ce dernier changea deux ou trois fois de place.

—C'est singulier. Il me semble que deux soleils couchants ne peuvent se nuire.

En réponse à une adresse que lui avaient présentée ses paroissiens, M. Malo leur fit une confidence: "Lorsque Monseigneur Turgeon m'envoya à Bécancour, il me dit que cette cure était donnée en récompense. J'espère que l'on pourra en dire autant à mon successeur."

Un soir, un bruit étourdissant de ferblanterie, de chants baroques se font entendre dans le fort. M. Malo prend sa canne, allume son fanal et se dirige du côté du rassemblement. En le voyant venir les gens quoique masqués se dispersent et s'envolent comme des mouches. Resté seul sur la place, il aperçoit dans une fenêtre la femme, objet du charivari et lui lance cette apostrophe cinglante:

"Vous, si vous n'aviez pas la langue si longue, cela ne vous arriverait pas. Fermez votre fenêtre et allez vous coucher." Elle ne demandait pas mieux.

Sa bibliothèque était napoléonienne. Grand admirateur de Papineau, il avait son portrait dans son salon. Lorsque le grand patriote se sépara du clergé, il suspendit le portrait la tête en bas.

M. Malo avait la voix fausse. Ayant chanté devant Monseigneur Panet, avant son ordination, l'évêque se tourna vers ses

assistants et leur dit: "Moins que cela, je crois bien que ça ne pourrait pas faire."

Un jour que M. Malo était à Québec, il fut invité à chanter la grand'messe dans une maison d'éducation. En sortant de la chapelle, une espiègle chantait: **Sed Libera nos a malo!"**

Nous n'ajouterons qu'un mot au sujet de sa charité envers les pauvres sauvages. Il en prenait soin comme de ses enfants. Il invitait M. Maurault, missionnaire des Abénaquis de Saint-François, à venir leur prêcher des missions. Il fait des quêtes dans la paroisse à leur profit. Le dernier baptême qu'il fit fut celui d'un futur prêtre, G. Dubé aujourd'hui curé dans le diocèse de Nicolet. Il mourut le 11 décembre 1884. Il était le doyen du clergé trifluvien.

CHAPITRE IX

LE CAPITAINE ALEXIS REAUX

"Pour le chrétien, a dit Louis Veuillot, le devoir est un champ d'action miraculeux, qu'il féconde avec allégresse, voyant tout fleurir sous la rosée de ses sueurs, et écoutant, comme la chanson d'autant de joyeux oiseaux, les doux souvenirs de ses labeurs, que le ciel a bénis."

Ces paroles résument la carrière d'un brave cultivateur qui vécut honoré et estimé des siens et de la postérité. Dans les vieux pays, il y a la noblesse terrienne et l'on qualifie le propriétaire de gentilhomme fermier. Monsieur Alexis Reaux, que nous vous présentons, en est un. Vous êtes conviés, pour le moment, à assister à la plantation du **mai** dont ses amis l'honorèrent en 1838.

Le soir du 30 avril, quatre pères de famille, MM. Pierre Houle, Charles Provencher dit Ducharme, Jean-Baptiste Hébert et Bonaventure Lacourse, sont venus s'informer, auprès du Capitaine, s'il permettrait, la plantation d'un **mai** devant sa porte.

—C'est beaucoup trop d'honneur à me faire, mais j'accepte avec plaisir.

Au petit jour, le lendemain, des jeunes gens traînaient sur une voiture un sapin de soixante pieds. Arrivés au lieu fixé par le capitaine, ils creusèrent un trou profond et, avec force précaution et grand renfort de houes, de cordes et de gaffes, ils enfoncèrent le sapin en terre. Lorsqu'il fut bien solide, ils le couronnèrent

d'une girouette. Aussitôt les jeunes gens firent une décharge de fusil pour saluer le capitaine, qui répondit à la politesse par un autre coup de feu. Le chef de la brigade tira alors, de dessous son **capot**, une bouteille d'eau-de-vie, en présenta un verre au capitaine et à tous ceux qui se trouvaient autour du **mai**.

La compagnie prit ensuite le chemin de la maison, où de croustillantes crêpes arrosées de sirop du pays couvraient les tables. Les invités s'en régalerent. Chaque fois que l'eau-de-vie circulait, trois jeunes gens sortaient pour marquer le **mai**, car il s'agissait de le noircir entièrement à coups de fusil.

Le **mai** ornementait le devant de la porte d'une maison blanche aux contrevents verts. A mi-distance entre l'église du Cap et celle de la Nativité de Marie, à Bécancour, sur un coteau d'où l'on domine le fleuve, cette maison occupait le plus beau site que l'on puisse imaginer. Une pente douce mène à la plage accueillante. Des canots et des chaloupes y sont amarrés. Au temps de l'alose, une pêche abondante fournit à la table de l'habitant un poisson recherché des gourmets. Là-bas, au bout de la terre, le lac aux Outardes abonde en gibier et le chasseur y remplit sans effort sa carnassière. A la saison des fruits, les arbres du verger succombent sous le poids trop lourd de leurs branches chargées de pommes de toutes les variétés. Un certain pommier rapporte à lui seul vingt-deux minots. Les cerises de France piquent de leurs grains rouges ce coin de terre privilégié, vrai pays de Chanaan.

Venez maintenant à la sucrerie, la plus belle du Bas-Canada. Depuis le 25 mars, le **grément** est rendu sur les lieux: un grand chaudron de dix seaux, des haches, des pierres à fusil, une pelle et des vivres. Le travail va durer un mois de labeur assidu: coucher à la cabane, courir à la raquette dans l'érablière, faire cuire le sirop à point, mettre la **tire** en **casseau**. Mais l'ouvrage terminé, le propriétaire a de grandes armoires remplies de pains de sucre pour son année. M. Alexis Reaux en mettait dans le commerce, et, il en restait encore en quantité pour saupoudrer les vaisseaux de lait caillé, pour les tartines de crème, pour faire honneur aux invités.

"Tout vieillit, excepté la terre; a dit Fénélon, seule, elle rajeunit chaque année au printemps."

Cette terre, Alexis Reaux l'aimait éperdûment. Que ne lui avait-elle pas coûté? Il l'avait acquise après la mort de son beau-père, Laurent Lacourse, dont les ancêtres étaient les premiers colons défricheurs de Bécancour.

Madame veuve Laurent Lacourse donne, le 11 décembre 1829, ses biens à son fils, Moïse. Encore jeune, se défiant de lui-même, effrayé des responsabilités, il obtient de sa mère qu'elle consente à un échange avec Alexis Reaux. A cette demande, la pauvre mère est angoissée... c'est le bien des Lacourse... il va changer de nom... Son cœur est brisé; mais, elle aussi aime la terre et elle a maintes preuves que son gendre, Alexis Reaux, a des aptitudes particulières et qu'il sera dignement secondé par sa femme, Marguerite. Elle conclut que le patrimoine familial ne peut qu'y gagner.

En 1846, quand Alexis Reaux prend un titre de concession pour ses terres, il en mentionne trois. Deux de deux arpents chacune obtenues des Lacourse; une troisième en prairie qu'il a achetée des Crevier-Bellerive et dont le titre original avait été donné par M. le notaire Veron de Grandmesnil, au nom du seigneur Robineau de Bécancour. Alexis Reaux fit valoir ces terres. Elles lui rapportaient cent pour un.

Tout l'été, le cultivateur a devant lui un labeur qui ne lui laisse aucun répit. Levé tôt, couché tard, il se donne sans réserve; mais il est aidé. La fermière seconde son mari et tient une place importante au foyer. Elle s'intéresse à tout: aux denrées que l'on porte au marché, au beurre, qui a une bonne réputation qu'il faut conserver, aux œufs, aux poussins, aux légumes du jardin, comme aux fruits du verger. Elle prend sa part du travail des champs. Et, pour ne pas négliger sa famille, elle amène, avec elle, l'enfant au berceau et le dépose sur l'herbe tendre. Là, le bébé fait chorus aux chants des oiseaux et agite ses menottes au frôlement des papillons.

La mère a voix délibérative à toutes les transactions; elle entretient au foyer une vie de prière, le respect de la religion et du prêtre: elle file, elle tisse, elle habille tout son monde, l'été en toile, l'hiver en laine. Elle exerce une grande influence sur la famille qui l'aime et la vénère. Elle prépare l'avenir de ses fils et de ses filles, en leur inculquant des habitudes d'ordre, de travail et des principes de vie chrétienne. "Je cuisine, je brosse, je peigne, je me dépense pour tout mon petit monde... et je suis heureuse." Cet aveu de René Bazin, il le met sur les lèvres de nos grand'mères. Toutes les Canadiennes d'autrefois tenaient ce langage.

Le capitaine Reaux était l'agent du gouvernement auprès des sauvages. Il leur faisait une distribution annuelle de munitions de chasse, de vivres et de couvertures de laine. On imagine facile-

ment la joie de ces grands enfants des bois en recevant ces secours.

A cette époque, des gens en vue mais peu scrupuleux sur la notion du bien d'autrui avaient empiété sur le terrain des sauvages. De là des plaintes, des rixes.

M. Malo, curé de Bécancour, prit leur cause en mains, l'exposa au député du Comté de Nicolet, fit intervenir l'honorable J.-Edouard Turcotte, sir G.-Etienne Cartier et présenta un mémoire au gouvernement. L'appel est éloquent. On y sent un bon gros cœur de missionnaire, battre sous la soutane d'étoffe du pays.

Le capitaine Reaux dans cette circonstance prêta main forte au curé, avec le colonel Landry, témoin oculaire.

Le capitaine Alexis Reau, ses récoltes terminées, s'en allait faire moudre son grain au moulin du Cap. Il l'avait chargé sur un chaland. A peine eut-il laissé la rive sud qu'une tempête s'éleva sur le fleuve. Il lutta contre les éléments en furie avec une telle énergie qu'il y laissa ses forces. De retour au logis, il dut prendre le lit et, pendant sept semaines, sa famille le disputa à la mort. L'Eglise, qui est une bonne mère, lui apporta les secours de la religion. Le malade reçut avec ferveur les derniers sacrements. Son beau-frère, M. Joseph Levasseur, le veilla la nuit de sa mort. Le lendemain, les enfants Levasseur demandèrent à leur père des nouvelles de leur oncle.

—Ce matin, il va bien, répondit-il, il est avec le bon Dieu.

Il ne faisait que commenter cette parole de nos Saints Livres: Heureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur!

Ce brave cultivateur qui, pendant sa vie, s'était tenu à genoux devant Dieu et debout devant les hommes, avait amassé du blé dans ses greniers, mais il avait aussi thésaurisé pour le ciel. Ses œuvres l'y avaient précédé. Qui, en effet, racontera les bonnes actions de l'homme honnête, craignant Dieu, servant sa patrie, dévoué à sa famille, respectueux envers le prêtre? Souvent il avait ruminé cette pensée:

“Et quand de mon rappel l'heure sera sonnée,
Dans le champ du Seigneur, elle me trouvera.
Bien dur fut le labeur et chaude la journée,
Mais, ma gerbe à la main, l'Ange m'emportera.”

M. le curé L.-S. Malo, consigne au registre l'acte de sépulture de son paroissien,

“Alexis Rheault, décédé le vingt-huit courant, âgé de soixante-trois ans, mari de Marguerite Lacourse, a été inhumé ce trente et un octobre, mil huit cent soixante-six, dans le cimetière de cette paroisse. Étaient présents à l'inhumation, Pierre Beauchesnes et David Rheault.”

CHAPITRE X

LACOURSE

Le nom patronymique des **Lacourse** est **David**. Dès 1649, Claude David, dit Lacourse, marié à Suzanne de Noyon, était établi à Trois-Rivières.

Dans l'aveu fait en 1668, Madame David déclare que son mari est absent de la ville et elle fait le dénombrement de leurs biens:

Ils demeuraient coin des rues Saint-Jean et Notre-Dame. Une concession de vingt toises en carré leur avait été faite, par le gouverneur d'Ailleboust, en 1650. Claude David en avait vendu la moitié à Claude Jutras, puis une autre partie à Jacques Brisset. Ils avaient une maison et une grange avec cour et jardin. Leurs voisins étaient Claude Jutras, Guillaume Pepin et les héritiers d'Etienne Vien.

Ils étaient aussi propriétaires d'une terre de deux arpents de front sur vingt-quatre de profondeur, voisine de la ferme du Sieur de la Potherie, sur la rivière des Trois-Rivières. (le Saint-Maurice.) Sur cette terre, il y avait quatre ou cinq arpents cultivés; le reste était en “haut bois.”

De plus, ils avaient une terre de cinq arpents de front sur vingt de profondeur, située au-dessus de la sixième rivière, sur le fleuve Saint-Laurent, à la Pointe-du-Lac. Aucun travail n'avait pu être fait sur cette terre à cause des incursions des Iroquois.

Leur fils, **Michel**, épousa en 1673, **Françoise Raclos**. Deux sœurs de Françoise, Madeleine et Marie, étaient aussi mariées au pays. Madeleine avait épousé Nicolas Perrot, fils du célèbre explorateur, allié à la famille de Fénélon. Ce ménage demeurait à Bécancour. Marie était la femme de René Beaudoin, de Champlain.

Le fils de Michel **David**, Jean, de la troisième génération, épousa Marie-Anne Deshaies, fille de Pierre, premier concessionnaire de Bécancour,

Pierre **Deshaies**, l'ancêtre de tous les Deshaies du Canada, était marié à Marguerite Guillet. Il fut l'un des pionniers de Bécancour. Sa concession obtenue le 22 février 1672, rédigée par le notaire Ameau, mesure trois arpents sur vingt et un. Après deux cent cinquante ans, cette terre est encore en la possession d'un descendant direct, M. Maurice Deshaies, dit Cyrenne.

Gabriel **Lacourse**, fils de Jean, épousa Josèphe-Ursule Deshaies, dit **Tourigny**.

Outre un grand nombre de cultivateurs laborieux, la famille Tourigny compte des représentants parmi les membres du clergé et dans les professions libérales: MM. les abbés Léandre, Zéphirin, Ludger Tourigny et autres, un Père Jésuite, le notaire Honoré Tourigny, de Gentilly, l'honorable juge F.-S. Tourigny, l'avocat Alfred Tourigny, de Magog, et le Dr Olivier Tourigny de Trois-Rivières.

La famille Lacourse conserve un beau souvenir, doublement cher puisqu'il se rattache au pieux sanctuaire de Notre-Dame du Cap. Joseph Lacourse, surnommé Petit-Gars et par d'autres Johnny, épousa, le 6 février 1827, Marguerite Houle. Il s'établit au Cap. Devenu vieux, il désirait se rapprocher de l'église. Il vendit sa terre et en acheta une autre dans le village.

En 1896, il donna à M. le Curé Duguay une lisière de terrain de cent pieds sur vingt, pour élargir un chemin de pied. Le pèlerin du Cap foule aujourd'hui cette terre en suivant la Voie douloureuse.

Une des filles de M. Johnny Lacourse a épousé un norvégien, M. Alphonse Rouffe. M. Lacourse les fit ses donataires. Les descendants de cette famille sont encore là. Que Notre-Dame du Cap leur rende en grâces spirituelles et temporelles le don de l'aïeul!

CHAPITRE XI

LEVASSEUR

Lorsque le 26 septembre 1791, Laurent Lacourse, fils de Gabriel et d'Ursule Tourigny, épousait Madeleine Levasseur, il greffait sur son arbre généalogique un des plus beaux et des plus florissants rameaux des vieilles familles de Bécancour.

Les Levasseur se distinguent par leur esprit de foi, leur charité et leur bienveillance,

La maison ancestrale, en pierre, à deux étages, propriété de Modeste Levasseur, comptait plus de deux cents ans d'existence lorsqu'elle fut démolie, il n'y a que quelques années.

François Levasseur, dit le Vigoureux, fut baptisé à Trois-Rivières, le 22 juin 1747. Il épousa à Bécancour, le 16 janvier 1775, Charlotte Gailloux, baptisée, le 8 février 1760, et inhumée dans la même paroisse le 28 mai 1836. Son mari était mort octogénaire, le 16 avril 1827.

Madame François Levasseur laissait ses biens à son fils Jean-Baptiste. En femme prévoyante, elle n'avait pas attendu aux derniers moments de sa vie pour régler ses affaires. Vingt-huit ans avant sa mort, elle s'était rendue à l'étude de Maître Badeaux pour lui signifier ses dernières volontés. Les enfants nés de ce mariage sont au nombre de onze. L'héritier du bien paternel, Jean-Baptiste, était le sixième.

M. Jean-Baptiste Levasseur est inscrit au nombre des plus insignes bienfaiteurs de la paroisse de Sainte-Angèle de Laval. Son nom et celui de sa femme, dame Sophie Leduc, sont les premiers mentionnés au livre des "Documents à conserver."

Le territoire qui forme la paroisse de Sainte-Angèle est une île véritable. Il est borné au nord par le fleuve Saint-Laurent; à l'ouest, par la rivière Godfroy; au sud, par le lac Saint-Paul et la rivière Judith et à l'est, par la rivière Bécancour. Au printemps, lorsque les eaux sont hautes, on peut facilement en faire le tour en yacht.

Le 21 septembre 1867, dans une assemblée présidée par M. le curé Malo, et dont M. Edouard Thibodeau était secrétaire, MM. Norbert Doucet, Moïse Levasseur, Antoine Bourgeois, Octave et Olivier Desilets furent nommés syndics. Dès le 17 octobre, les nouveaux élus avaient reçu, par répartition volontaire, \$4,000. Le même jour, Mgr Laflèche traversa le fleuve dans le bateau "La Cité" et planta une croix sur le terrain de M. Jean-Baptiste Levasseur, site de la nouvelle église. Quand Mgr Olivier Caron, vicaire général, fut appelé à bénir la première pierre de la chapelle provisoire en bois, comme il n'y avait pas de pierre, il dit bien spirituellement: "Nous appellerons cela planter la première cheville." Mgr Caron exhorta les gens à se pourvoir d'une cloche pour sonner la première messe. M. Thibodeau fit toute la diligence possible afin de s'en procurer une. Un bateau **L'Yamaska** croit-on, ayant sombré, la cloche du navire revint à la nouvelle paroisse.

La bénédiction de cette première cloche donna lieu à de grandes cérémonies. Lorsque les paroissiens de Sainte-Angèle sollicitèrent la faveur d'aller faire bénir leur cloche dans l'église-mère, M. Malo leur en ouvrit les portes à deux battants.

Le défilé des voitures fut long de Sainte-Angèle à Bécancour. La cloche pimpante dans sa toilette de tulle, de dentelles et de rubans, ouvrait la marche. Elle était suivie des quarante parains et marraines qui allaient la tenir sur les fonts baptismaux et soutenir son existence par leurs largesses.

Nous n'avons pas pu nous procurer tous les noms; mais quelques-uns d'entre eux nous ont été donnés de mémoire. Ce sont: M. et Mme Mayrand, M. Hall et Mlle Alice Mayrand, M. David Mayrand et Mlle Caroline Hamel, M. Moïse Doucet et Mme Pierre Cyrenne ainsi que MM. Joseph Levasseur, Cormier, Thi-beault etc.

La cérémonie terminée, le compérage revint à Sainte-Angèle où la fête fut terminée par un banquet en plein air.

Quand, à l'issue de la collecte, on compta le montant reçu, jugez de l'émoi en croyant apercevoir un gros sou. On comprit bientôt la méprise: c'était une pièce d'or de vingt piastres. Le donateur resta inconnu. Il avait fait son aumône en secret, les autres respectèrent l'anonymat. Il y a loin de cet incognito, aux tablettes et aux vitraux de nos jours où les noms des donateurs sont inscrits.

Lorsque, au mois de juillet 1878, un beau carillon remplaça la petite cloche, elle fut vendue aux Frères des Ecoles chrétiennes de Saint-Grégoire, pour la modique somme de vingt piastres.

C'était chez Petit-Gars Levasseur, qu'à l'heure du dîner, se faisait entendre le porte-voix pour rappeler les ouvriers des champs. Le porte-voix était un gros coquillage —le triton— dans lequel on soufflait. En d'autres endroits, on se servait de signes de convention: fermer le contrevent d'une certaine fenêtre du grenier, regarder où tombait l'ombre à l'heure de midi.

Baptisé à Bécancour, le 26 août 1783, Jean-Baptiste Levasseur avait épousé au même lieu, le 26 septembre 1808, Marguerite Desilets (de Joseph et de Marie Bourgeois). Ils eurent neuf enfants.

L'aîné, Joseph, épousa après la mort de son père, Marie-Anne Reaux, fille de capitaine Alexis et de Marie-Louise Cormier.

Le capitaine donna à sa fille cinquante piastres d'Espagne, le rouet traditionnel, tous les animaux, meubles et ustensiles que les cultivateurs à l'aise aiment à léguer à leurs filles.

Madame Jean-Baptiste Levasseur donna ses biens, qui étaient considérables, à son fils Joseph, à condition qu'il établît ses frères et sœurs: Aimé, Napoléon, Caroline, Eugénie, Delphine, Mélanie, Marie et Emma. Ces deux dernières enfants moururent en bas âge. Les autres filles étudièrent chez les Ursulines.

Caroline paraissait vouloir se faire religieuse. Elle fit un cours complet; mais ses études terminées, elle épousa M. Félix Hébert. La nostalgie du couvent la poursuivait. Elle répétait souvent: "J'ai manqué ma vocation". Elle mourut de phtisie. Cette maladie n'était pas alors considérée comme contagieuse; au contraire, on l'appelait la maladie des prédestinés, parce qu'elle leur donnait le loisir de se préparer à la mort. Caroline demeurait avec son frère Napoléon. Sa belle-sœur prenait un grand soin d'elle, lavait son linge, et elle contracta la maladie qui l'enleva prématurément à l'affection des siens, le 16 janvier 1899.

Monsieur Napoléon Levasseur, un des paroissiens les plus en vue de Sainte-Angèle, est né le 28 janvier 1853. Il suivit les classes de l'école du village et s'instruisit assez bien pour exercer des charges importantes, tant dans sa paroisse que dans le comté. Il fut maire de Sainte-Angèle à deux reprises, il est, en 1923, secrétaire-trésorier de la Société d'agriculture du comté de Nicolet, depuis trente ans.

Le 23 janvier 1883, il épousait Marie Tourigny. Le marié avait vingt ans et la mariée, dix-huit. Elle avait un frère prêtre, M. l'abbé Alphonse Tourigny, curé de Sainte-Sabine, comté d'Iberville, et deux sœurs religieuses: Sœurs Saint-Achille et Saint-Eusèbe, des Sœurs de la Charité de Québec.

Voici les noms des enfants de Napoléon Levasseur et de Marie Tourigny:

Angéline, née le 16 avril 1884. Elle épousa Omer Leblanc petit-fils du capitaine Alexis Reaux. Elle mourut le 12 septembre 1919, âgée de trente-cinq ans, laissant deux orphelins: Blanche-Aurore et Emile.

Alexandrine, née le 15 mai 1885. Elle épousa Donat Provencher. A trente-sept ans, Dieu l'appelait à lui. La mère de famille laissait onze enfants. Le dernier bébé n'avait qu'une journée. Gabrielle, l'aînée, avait dix-sept ans. Les autres sont:

Germaine, Marguerite, Henri-Paul, Gérard, Cécile, Herman, Benoît, Françoise et Jean-Marie.

Victor, né le 23 août 1886. Il est dentiste. Il demeure à Saint-Jean d'Iberville. Son épouse, Antoinette Rainville, est décédée le 22 avril 1917, dans sa vingt-septième année, laissant un fils, Jacques.

Louis-Philippe s'envola au ciel, à l'âge de quatre ans, emportant avec lui bien des larmes et des regrets.

Armand né le 1er avril 1889. Il a épousé Laura Boisvert, de Sainte-Angèle. Louis est leur unique enfant.

Napoléon n'a vu sur cette terre que trois printemps.

Lucien n'en comptait que deux lorsque le ciel le réclama.

Louis-Philippe ne vécut que du 13 octobre 1893 au 21 avril 1894.

Marie-Ange née le 10 février 1895. Elle est religieuse chez les Ursulines des Trois-Rivières, sous le nom de Soeur Saint-Victor

Napoléon et **Lucien** n'ont été que montrés à la terre. Ils sont morts âgés, l'un de deux ans et le dernier de six mois.

Le 16 janvier 1899 fut un jour de deuil inoubliable pour cette famille.

Madame Levasseur âgée de trente-quatre ans, allait rejoindre au ciel les six petits anges qui l'y avaient précédée. Depuis deux ans, elle-voyait venir la mort et elle s'y préparait en véritable chrétienne.

Le 20 janvier 1915, monsieur Napoléon Levasseur épousait en secondes noces Léontine Lord. Le vénérable septuagénaire porte bien le poids des ans. Espérons que Dieu le conservera longtemps encore à l'affection des siens, à l'estime de ses concitoyens et de tous ceux qui le connaissent et qui l'aiment.

CHAPITRE XII

LES ENFANTS D'ALEXIS REAUX

La veille de l'Immaculée-Conception 1829, une petite fille était donnée aux époux Reaux. **Eléonore** deviendra en 1846 madame Charles Ducharme. La mère acheta pour sa fille de

riches toilettes et le père fit de grosses noces. Mais hélas! le bonheur conjugal fut de courte durée et les parents déplorèrent bientôt cette union troublée par la maladie de l'époux.

Le jour de l'Épiphanie 1831, un petit roi prenait sa place au foyer du capitaine. **David** est son nom. Il fut cultivateur. Ayant épousé en 1856, Léa Picher, elle lui fut enlevée prématurément par la mort. Il contracta, en 1860, un second mariage avec Annie Doucet. Ils quittèrent Bécancour pour les Forges Radnor. M. David Reaux était un homme de six pieds et cinq pouces, bien doué sous tous les rapports, joyeux, aimable et spirituel. Sa femme mesurait cinq pieds et six pouces. Ils avaient sept garçons, sept géants. Tous sont allés coloniser le Témiscamingue.

Alix est née le 19 octobre 1832. Nous raconterons à la fin du chapitre les principaux événements de sa longue carrière.

Lorsque le 24 août 1836, le père Alexis présenta au baptême son sixième enfant, il le nomma **Aimé**. Il l'aima de tout son cœur et lui donna une terre à Sainte-Gertrude. Aimé devint le paroissien de M. Paul de Villers, bon et saint prêtre, qui mourut subitement, ayant à ses côtés sa bourse tournée à l'envers, et ne possédant pas un sou. Sa prodigalité envers les pauvres avait ruiné le riche curé.

M. Aimé Reaux était le voisin de M. Nérée Richard, frère de Mgr Louis Richard.

Les deux voisins fraternisaient on ne peut mieux. Ces cultivateurs travaillaient beaucoup, mais ils savaient se reposer. Une fois par semaine, M. Onésime Richard du lac Saint-Paul venait veiller chez son frère. En passant, il donnait le mot aux amis. La réunion était toujours complète et le programme peu variés'exécutait avec entrain. Les chansons canadiennes: Filez, filez, mon beau navire, Un canadien errant, Par derrière chez ma tante, etc. revenaient tour à tour. On ne faisait grâce à aucun couplet. Tous y passaient. . . Les histoires alternaient. Quels bons gros rires elles provoquaient! . . . La pipe ne chômaît que pendant les chants. M. Aimé Reaux avait une belle voix. Boute-en-train des veillées du soir, il n'en était pas moins bon chrétien. Sa femme, Elmire Cyrenne, de Bécancour, secondait son mari. Elle aussi était très pieuse. Elle fut la mère de neuf enfants: Eugène, Alphonse, Omer, Hector, Albert et Louis, Ernestine et Amanda. Une petite fille mourut à quatorze mois. M. Aimé Reaux vécut jusqu'en 1898. Il fut inhumé à Sainte-Gertrude.

Quoiqu'un peu éloigné des siens, les parents le visitaient souvent, voire même ceux de Trois-Rivières, assurés du bon accueil qui les attendait chez l'oncle Aimé.

Odile, baptisée le 14 avril 1844, épousa en 1868, Joseph Leblanc, demeura sur le bien paternel et prit soin de sa vieille mère.

Madame Alexis Reaux vécut jusqu'en 1883. Elle était malade depuis quatre ans souffrant de rhumatisme. Citons un trait qui se rapporte à cette époque.

Sa fille Alix était venue la voir. Elle tenait par la main, un bambin, aux cheveux et aux yeux noirs, bien éveillé, âgé de six ans. La grand'mère lui fit bon accueil, mais quelle chaleureuse étreinte ne lui eût-elle pas donnée si elle eût pu entrevoir que son petit-fils "Comtois" serait prêtre un jour et ferait mémoire de son aïeule, toutes les fois qu'il monterait à l'autel du Seigneur. Ne nous en étonnons pas. C'est dans ces familles, où la piété, le travail et la probité sont en honneur, que Dieu choisit de préférence ses ministres.

En 1923, madame Joseph Leblanc vit encore. Elle demeure chez son fils Omer Leblanc. A demi paralysée, elle s'achemine, patiente et résignée, vers le ciel.

Moïse, né en décembre 1847, entra au Collège de Trois-Rivières en 1860, l'année de la fondation. Il fut un des cent élèves du premier cours. Il en sortit en 1868 pour suivre les cours de médecine de l'Université-Laval.

Plein de courage, de générosité et d'ardeur pour soulager l'humanité souffrante, il s'établit à Saint-Narcisse d'où il rayonnait dans les campagnes environnantes. Sa santé succomba dans ces longues randonnées. Son frère Alfred, qui n'avait que deux ans de moins que lui, étant allé le voir, l'engagea à retourner avec lui, à Sainte-Angèle, dans l'espoir que l'air natal enrayerait la pneumonie. Le jeune médecin, sachant qu'il n'avait que peu de mois à vivre, se laissa facilement persuader. Avant son départ, il fit cadeau à M. le Curé de certains volumes et d'une paire de pinces pour extraire les dents. Rendu à Sainte-Angèle, il renouvela le même don à M. le curé du lieu. Il se préparait à paraître devant Dieu. Qui dira les confidences du jeune médecin à son curé? Il entrevoyait l'au-delà, il s'y préparait, et il jetait dans le sein du pauvre toutes ses épargnes, afin de les retrouver dans le sein de Dieu. "La maladie, disait-il, devient pour moi, une bénédiction. La solitude, le recueillement m'aident à mieux voir la futilité des préoccupations humaines et l'immense amour du Créateur pour sa créature."

Sa fin calme et paisible, dans la prime jeunesse, fut un élan d'amour vers son Seigneur et son Dieu. Il mourut le 1er juillet 1873; il avait vingt-cinq ans.

Présents à l'inhumation et ont signé au registre: Aimé Rheault, Alix Reaux, Alfred Reaux, Joseph Leblanc, Joseph Levasseur, Odilon Comtois, P.-A. Blondin, F.-X. Ep. Dusseault, ecclésiastique, Jules Hardy, M. D., Octave Pleau, F.-X. Cloutier, écolier qui devait devenir Mgr Cloutier, évêque des Trois-Rivières.

Alfred, le dernier de la famille, est né en 1847. A vingt et un ans, il épousa Zélia Lacourse, (de Louis à Joson et de dame Ducharme). Le jeune homme, héritier du bien paternel, cultivateur issu de sept générations d'agriculteurs enracinés dans la terre comme les chênes, entrevoyait la vie sous un beau jour. Hélas! Il ne devait pas réaliser ses rêves d'avenir.

Un dimanche, venu à l'église pour la messe, il mit sa voiture chez Olivier Levasseur, ignorant qu'il y eût dans cette maison un cas de "petite vérole". De retour chez lui, il tomba frappé par le fléau. Sa pauvre mère était seule dans la maison avec la jeune femme malade elle-même. Elle fit appel à son beau-frère, M. Joseph Levasseur, le priant en grâce de venir lui aider à soigner son fils.

M. Joseph Levasseur réunit sa femme et ses enfants et leur demanda leur consentement. "Je ne crains pas la maladie pour moi-même, car je l'ai eue dans ma jeunesse; mais je puis vous la communiquer."

—Ne craignez rien pour nous. Allez, père, au secours de ce pauvre cousin. Avant tout, nous sommes chrétiens et il se faut entr'aider."

Bel exemple de charité, grand contraste avec l'égoïsme qui règne dans la société. Mais le dévouement ne put enrayer la maladie et le jeune Alfred prit le chemin du cimetière, le lendemain de sa mort, le 23 janvier 1877. Il laissait une veuve et deux enfants. Madame Reaux épousa plus tard J.-B. Fournier, de la paroisse actuelle du Précieux-Sang.

M. Alfred Reaux était le parrain de M. l'abbé Alfred Comtois, principal de l'Ecole normale.

MADAME ODILON COMTOIS, NONAGENAIRE ET BISAIEULE.

Alix, la troisième enfant de la famille, est née le 19 octobre 1832. Elle fut baptisée par M. Dion, saint et vertueux prêtre, curé de Bécancour. Le parrain fut M. Moïse Cormier, vaillant acadien, et la marraine, Marie-Anne Reaux, femme de M. Joseph Levasseur. Quand Alix fut d'âge à aller à l'école, elle suivit la classe de mademoiselle Bergeron, institutrice du rang de la Grand' Rivière. La fillette profita de ses années d'étude. Son amie d'enfance fut Céline Cormier, madame Pierre Cyrenne. Ensemble, l'automne, elles jouaient à la balle avec des pommes; elles en lançaient aussi aux chevaux qui galopaient pour les saisir. C'était à qui lancerait la pomme le plus loin. . .

Filles de cultivateur, Alix prenait bravement sa part des travaux des champs. D'ailleurs, le capitaine Reaux ne souffrait pas de bras croisés sous son toit. La jeune fille maniait aussi bien la faucille que le rouet, et le métier à tisser n'avait pas de secrets pour elle. Elle avait vingt ans quand, le 1er mai 1853, Odilon Comtois sollicita sa main.

— J'aimerais mieux conduire ma fille en terre que de vous la donner en mariage. Le 1er mai est-il un jour pour faire une demande en mariage ?

Ce jour-là, le capitaine avait eu à faire les honneurs de sa maison aux voisins et aux miliciens qui lui avaient planté le mai.

M. Comtois, fort du consentement de "sa future", ne se laissa pas déconcerter par cette rebuffade. Il revint à la charge, et le mariage eut lieu le 28 du même mois. Il transplanta sa jeune femme à Montréal où il avait de riches propriétés et un travail rémunérateur dans une fabrique de chaussures. Mais elle dépérissait, dans ce nouveau milieu: il lui manquait l'air natal, le beau fleuve, ses vastes champs et l'horizon à perte de vue. M. Comtois ramena son épouse à Bécancour. Bientôt, les époux reprirent le chemin de la ville. . . de Trois-Rivières cette fois.

M. Comtois continua son travail de cordonnerie. Dans sa boutique, il initiait au métier de nombreux apprentis. Au magasin, Mme Comtois accueillait la clientèle avec une bonne grâce inoubliable. A deux, le commerce prospérait, la fortune s'accroissait, et quand les deux époux furent à la tête d'une famille nombreuse, il y avait des fonds pour le prévu et l'imprévu.

Les fils suivirent les cours du collège et les filles, les classes des Ursulines.

Treize enfants sont nés du mariage de M. et de Mme Odilon Comtois.

Deux moururent en bas âge, voici les noms des survivants.

Eugénie, madame Onésime Hébert de Champlain. Elle eut deux enfants, Joseph et Anne-Marie. Cette dernière fit sa première communion sur son lit de mort et **Joseph** marié à une demoiselle Toutan a trois enfants. M. Hébert étant mort, la jeune veuve épousa M. Zéphirin Ducharme.

Joseph, marié à Malvina Dufresne. Il a étudié la médecine à l'Ecole Victoria, Montréal. Médecin distingué il pratique actuellement à Holyoke. Il a visité le Yukon et il a voyagé en Europe. De ce mariage est né, le 14 mars 1888, un fils, Edgar-Emile.

Annie, madame Uldoric Carignan. Treize enfants sont nés de cette union. Cinq sont morts en bas âge. Les heureux parents ont la joie de voir autour d'eux neuf petits-enfants.

Emélie, madame Onésime Cloutier. Sur dix enfants, ils eurent la douleur d'en perdre plusieurs. Ils en ont donné une au Seigneur. Raphaëlla est religieuse de la Congrégation Notre-Dame, sous le nom de Sœur Saint-Pamphile. Deux autres filles sont mariées. L'une à M. Desbiens. Ils ont six enfants. L'autre, Rita, à M. Joseph St-Arnault. Ils ont un enfant.

Lucien marié à Georgine Labelle. Leur famille se compose de douze enfants dont un est mort. Ils ont en 1923, trois petits-enfants.

Arthur marié à Cordélia Nobert. Un de leurs sept enfants est marié et ils ont un petit-fils.

Ernest, marié à Mary Garceau. Ils ont deux filles: Marguerite et Annette.

Malvina mariée à Raoul Jacques. Sur huit enfants, trois sont morts.

Marie-Louise et **Emma** demeurent avec leur mère, madame Comtois. Elles entourent la vénérable nonagénaire de bons soins, de tendresse et d'affection.

Alfred ordonné prêtre le 25 septembre 1898.

M. l'abbé a fait son cours de théologie à Trois-Rivières et à Québec.

“Pour faire un bon prêtre, a dit Mgr d'Hulst, il faut une mère vraiment chrétienne. Le séminaire n'ajoute que le vernis, mais ne donne pas la substance, l'esprit vraiment sacerdotal.” La mère de M. l'abbé Comtois est chrétienne dans toute la force du mot. Le jour de l'ordination de son fils combla ses plus intimes désirs.

Mais elle n'eut que des larmes pour attester son bonheur... le père de famille n'était plus là... M. Comtois mourut le 21 septembre 1898, quatre jours avant de voir son fils à l'autel.

“Ma première messe, a dit M. l'abbé, a été une messe en noir, et, depuis je n'ai jamais célébré de messe de **requiem** sans dire la seconde oraison pour l'âme de mon père.”

Après son ordination, M. l'abbé prit la route de Rome, où il étudia pendant deux ans à la Minerve. De là, il visita les lieux saints. Quand il rentra au pays, il était licencié en philosophie et docteur en théologie, ayant cueilli grades et parchemins avec des notes élogieuses.

Depuis un quart de siècle, il a été successivement professeur de philosophie au séminaire diocésain, directeur des ecclésiastiques, aumônier des religieuses du Précieux-Sang et des Ursulines. Il est actuellement principal de l'Ecole normale. Il vit sous le toit de sa mère dont l'assiduité à l'église fait l'édification de toute la ville.

Mme Comtois aura quatre-vingt-onze ans au mois d'octobre. Dans sa verte vieillesse, elle réalise les souhaits que lui fit le prêtre, le 28 mai 1853, “de voir les enfants de ses enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération.” Elle a onze enfants vivants; cinquante-cinq petits-enfants et vingt-trois arrière petits-enfants. Il ne lui reste plus qu'à attendre dans l'avenir le plus éloigné possible, “le repos des saints dans le royaume du ciel.”

EPILOGUE

VOIX CELESTES

Salut, cher Ange Gardien.

—Bienvenue à l'Ange des Ancêtres.

—Permettez-moi de jeter un coup d'œil sur le parchemin argenté que vous tenez en mains et dont les gracieuses spirales ondulent dans les airs.

—Volontiers, cher Ange. J'ai inscrit au Livre de Vie, les jours de grâces dont Dieu a favorisé mon bien-aimé Pupille. Venez, nous lirons ensemble.

Mais vous, mon frère, quel est le titre du livre scellé que vous portez sous les plis de votre écharpe flottante, vrai mirage d'îles verdoyantes, de coteaux agrestes, de beaux lacs, de fleuve et de rivières, surmonté d'une couronne de feuilles d'érable diamantées ?

—Je porte à l'heureux JUBILAIRE du 25 septembre 1923, les titres des ANCETRES :

Je signale avec bonheur à mes frères du ciel, le digne rejeton d'une famille patriarcale.

La Franche-Comté lui a donné sa fière devise : **"Franc et sans dol."**

De l'Aunis, l'ancêtre Raoul laisse tomber, en gouttelettes, de la source française, toutes les qualités de la race : la foi vive, le travail énergique, la belle endurance physique. Ses aïeux ont vaillamment combattu, aux temps héroïques de la Nouvelle-France, dans la milice du Christ.

—A votre tour, bel Ange Gardien, de me dérouler votre parchemin.

—Je le fais de grand cœur.

Le 5 mars 1876, dans la cité de Laviolette, rue des Forges, un enfant de prédilection était donné à une famille chrétienne. Le même jour, il recevait le baptême. Frère, je fus alors témoin d'un beau spectacle.

Quand le ministre du Seigneur, le vertueux M. Baril, demanda au parrain quel nom il donnait à l'enfant, et qu'il eut répondu :

“ALFRED-ODILON,” je vis au-dessus des fonts baptismaux, les deux saints patrons descendre du ciel, joindre leurs mains et contempler avec amour leur petit Protégé.

Saint Odilon, moine, abbé de Cluny pendant cinquante ans, instituteur de la fête de la commémoration des morts, priait Dieu de donner à son filleul, une âme monacale et un culte fervent envers les défunts.

Saint Alfred, fleur royale, grand et sage comme saint Louis, dit au Seigneur: “Donnez, s’il vous plaît, une principauté à mon filleul. Il sera, je vous le promets, bon Prince et excellent PRINCIPAL.”

Les rites sacrés s’accomplissaient avec une grande ferveur. L’acte rédigé disait:

“Le cinq mars mil huit cent soixante-seize, nous, prêtre sous-signé, avons baptisé Alfred-Odilon, né aujourd’hui du légitime mariage d’Odilon Comtois et d’Alix Reaux. Parrain, Alfred Rheault, cultivateur de Sainte-Angèle de Laval; marraine, Azilda Lacourse, son épouse, lesquels ont signé, ainsi que le père. Alfred Reau, Azilda Lacourse, Odilon Comtois, H. Baril, prêtre.”

* * *

Huit ans s’étaient écoulés. Nous sommes au 25 décembre 1884. Dans cette nuit, plus belle que le jour, le petit Alfred, âgé de huit ans, recevait pour la première fois Jésus-Hostie. C’était dans la chapelle du Séminaire de Saint-Joseph. Le vénéré Mgr Comeau, alors Directeur du collège, lui donnait le Pain de vie.

Ce fut Monseigneur Laflèche qui, en 1887, le fit parfait chrétien.

Puis, il commença ses études. Que de fois, moi, son Ange Gardien, en présence de cet adolescent occupé de choses sérieuses, travaillant à s’instruire, ami de ses livres, je me suis incliné bien bas. Il se préparait le solide honneur d’être dans le monde une intelligence cultivée. Mon pupille était digne de respect.

—J’entends un chant céleste...

—Les Anges du Séminaire répètent l’**Ecce quam bonum** des quatre-temps de septembre 1895. Mgr Baril, qui l’avait fait chrétien, ouvrait à l’ecclésiastique de dix-neuf ans les portes du Grand Séminaire.

En juin 1898, il était fait diacre.

—Heureuses les âmes auxquelles le Seigneur envoie cette grande bénédiction qui s'appelle la vocation sacerdotale!

—Aussi l'Elu disait-il aux parents et amis réunis:

“Vous tous qui m'aimez, rendez grâces au Seigneur, priez afin que je sois digne de l'**alliance** que Jésus-Christ a voulu contracter avec mon âme, en ce jour mémorable.”

—Quel est, cher Ange, ce point lumineux qui brille en lettres d'or?

Je vois un calice surmonté d'une blanche **hostie** entourée de rayons éclatants; le pied repose sur des épis de blé et des grappes de raisin. Le fond du tableau est un parterre de lis.

—Oui. Lisez: “**Tu es sacerdos in aeternum.** Québec, 25 septembre 1898”.

“Tenir Jésus en ses mains de **prêtre** le donner aux **fidèles** après l'avoir fait descendre sur l'**autel**, les bénir, leur donner de toute manière la **vie** divine, quel ministère!” a dit l'abbé Bonnet de Longchamps. Il va devenir celui de “mon prêtre”.

En juillet 1898, le Patriarche vénéré de l'Eglise trifluvienne, Mgr Laflèche, avait terminé, les armes à la main, son héroïque carrière. A ce premier deuil, s'ajouta, pour le jeune diacre, l'épreuve douloureuse de la mort de son bon père.

Il était en retraite à Québec, se préparant à la prêtrise, quand, le 21 septembre, on lui annonce cette pénible nouvelle... Quel autel que la tombe d'un père pour offrir le calice du salut!

Dans la basilique de Québec, le 25 septembre 1898, Monseigneur Blais, de Rimouski, évêque éminent et très digne faisait l'ordination de trois lévites: MM. les abbés Téléphore Giroux, N. Caron et Alfred Comtois. Les parents des élus étaient présents. MM. Arthur et Ernest Comtois, frères de l'abbé et MM. Uldoric Carignan et Onésime Cloutier, ses beaux-frères, représentaient la famille de M. l'abbé Comtois. Sa première messe fut une messe de **Requiem**.

En octobre, il prend le chemin de l'Italie, à bord du **Gallia**. Il a à cœur d'étudier à Rome, de s'affermir et de se perfectionner dans les études supérieures. Avec quel succès il s'est livré à ces études, cela ressort de la manière dont il communique

la science acquise et ses multiples connaissances, au profit de tous ceux qui désirent s'instruire.

—Il avait raison. Rome est un centre. Rome est un foyer. Et tout prêtre doit pouvoir dire: "Dans la foi de Pierre."

—Aux vacances, il se rend en Palestine. Il visite les saints Lieux; il suit les pas de Jésus, Bible en mains, lisant le texte évangélique. Sa foi en bénéficie, sa piété s'en accroît.

Il a vu plusieurs fois Sa Sainteté Léon XIII. Après deux années passées dans la Ville éternelle, **Le Lac Mégantic** ramène le Licencié en Philosophie, le Docteur en Théologie, aux rivages canadiens.

—Je conçois la joie de son évêque, les acclamations de son Alma Mater, le bonheur des siens.

—En effet, ce fut un jour de fête pour toute l'Eglise trifluvienne.

Professeur de Philosophie au Séminaire diocésain, il fut, en même temps, vicaire dominical à Sainte-Angèle de Laval...

—Où tous les paroissiens lui sont parents de près ou de loin. On saluait avec une légitime fierté et une respectueuse vénération le petit-fils du capitaine Alexis Reau.

Jésus a dans la ville son parterre privilégié, un jardin de lis. Il le confie à son prêtre fidèle.

Les Adoratrices du Précieux-Sang, sous sa direction inspirée, gravissent les degrés de l'échelle mystique. Leur esprit saisit les données lumineuses de ses instructions catéchétiques, leur cœur goûte les joies du sacrifice, et l'onction de la touche divine adoucit les épreuves.

* * *

—Quelle est cette longue théorie de jeunes lévites qui traversent l'espace en chantant "**Jubilate**"

—Ce sont les nombreux séminaristes que "mon Prêtre" a préparé au Sacerdoce.

Tous lui en gardent un sympathique et reconnaissant souvenir. Sous sa paternelle direction, ils formaient une famille et le Père aimé leur versait à flots la science sacerdotale. Il les engageait à faire d'amples provisions pour l'avenir. Les armes qu'il

leur mettait en mains étaient les livres sacrés, les écrits des Pères, la doctrine de l'Eglise. Mais, je ne puis tout dire. Son œuvre était cachée: il est un modeste et un humble. Avec saint Paul aux Philippiens (III, 12.) il répétait souvent: "Je ne suis pas parfait, mais je poursuis ma course pour tâcher de parvenir où Jésus-Christ m'a destiné en me prenant à son service." Il était bien l'exemplaire vivant de son troupeau, en l'éclairant d'une vie irréprochable, en l'entraînant par son exemple, sa parole et sa prière.

Du Grand Séminaire, il retourna chez les religieuses Adoratrices du Précieux-Sang. Il y vogua en pleine mer d'ascétisme et de ferveur, car c'est bien à ces privilégiées que s'applique la parole de l'Epoux: **"J'ai moissonné ma myrrhe et mes parfums, j'ai mangé le miel avec son rayon, j'ai bu le vin avec le lait; mangez, mes amis, et buvez, enivrez-vous. (Cant. V, I.)**

Il en était là, quand sainte Angèle, sainte Ursule et ses compagnes, assiègent la colline sainte, et, lauriers et palmes en main, le ramènent dans la plaine. Le Sacré-Cœur veut élargir son champ d'action.

On vit alors le savant professeur, le commentateur de saint Thomas d'Aquin, s'incliner vers les "toutes petites", les préparer, à six ans, à recevoir Jésus pour la première fois; orienter les plus grandes vers leur vocation. Et quand une colombe entrait dans l'arche, avec quel soin jaloux ne veillait-il pas sur elle! Il la préparait à ses fiançailles avec Jésus, puis à ses noces de la terre, prélude des noces éternelles. Il célébrait les cinquantenaires de profession religieuse, et avec quelle filiale sympathie il assistait à la dernière heure les anciennes Mères dont il était le jeune Père. Il leur disait: "L'hiver n'est plus. Le temps de la neige et des frimas est passé". Jésus dit à son épouse fidèle: "Viens du Liban, âme bien-aimée, quitte cette région de la terre, ce pays de ténèbres et d'incertitude, de tristesse et de pénible labeur, viens près de moi, je te couronnerai de gloire."

—Quel est cet Ange qui met un doigt sur sa bouche?

—Je comprends, c'est l'Ange du Monastère qui, sans doute, trouve que je marche sur ses brisées. Aussi, vais-je terminer ma lecture, après vous avoir signalé le sermon sur Marie, le 20 août 1920, au sanctuaire du Cap. Marie elle est sa Mère, il l'aime, il l'honore, il proclame ses grandeurs. Le Souvenez-vous est son mot de passe, son mot de garde. . . Nous aussi, disons **Memento-rare**. Vierge sainte, récompensez votre Prêtre fidèle et assistez-le toujours.

Le jubilé d'argent qui ménage une bien grande joie à quiconque en est l'objet, fera aussi éprouver à ce Prêtre vénéré une vive allégresse, car il peut regarder avec confiance les 25 années de son ministère sacerdotal rempli selon la conviction de son devoir et d'une manière si assidue.

Vive l'argent! Viennent l'or et le diamant!

U. T. R.

APPENDICE

M. LE GRAND VICAIRE L.-S. RHEAULT.

Lettre de faire part adressée par les Ursulines
à l'occasion de sa mort. (Voir page 7)

Voilà l'homme de Dieu qui, depuis les jours
de son enfance et de sa jeunesse, n'a jamais
quitté les sentiers de la vertu: ambulans
per meos iter rectum a juventute mea.

Eccli. 51, 20

Mes Révérendes Mères,

Nous avons le regret de vous annoncer la mort du vénéré vicaire général, Louis Séverin Rheault, Prévôt du chapitre de la Cathédrale des Trois-Rivières, ancien chapelain du Monastère, décédé dans la paix du Seigneur, le premier mai 1909.

Nous voudrions pouvoir vous dire tout ce que renferme de vertus, de loyauté, de courage évangélique, d'innombrables services, sa longue carrière de soixante-douze ans, son beau sacerdoce de quarante-sept ans; mais nous sentons notre impuissance.

Qu'il nous soit du moins permis de consacrer quelques pages à sa mémoire. Elles honoreront le clergé diocésain dans un de ses membres qui lui a apporté sa part de mérites, et elles nous permettront de dire le souvenir reconnaissant que nous conservons à celui qui fut pour nous un Père dévoué, et pour notre saint Ordre, un ami sincère.

Monsieur le grand vicaire Rheault est le descendant d'une de ces vieilles familles qui sont l'honneur de notre Canada Français.

Son premier ancêtre, au pays, était Alexandre Raoul de Dey en Aunis, qui avait épousé aux Trois-Rivières, en 1664, Marie Desrosiers, fille d'Antoine, juge de Champlain et petite-fille de M. de la Potherie, gouverneur des Trois-Rivières.

Ses ancêtres maternels, les Poirier, les Cormier, les Bourque, les Bergeron, Acadiens, habitaient les rives fertiles du Lac Saint-Paul à Saint-Grégoire.

Il y a cent ans. Joseph Rheault, grand-père de Monsieur le Grand Vicaire, aiguisait un matin sa hache. Il la montra ensuite à son fils en lui disant : "Tu es bien jeune encore, mon enfant, mais efforce-toi de te rappeler que cette hache va équarrir les pieux de la première église de Saint-Grégoire." Luc s'en rappela si bien qu'il le répéta un jour à son fils qui allait monter à l'autel. Le bon Dieu bénissait dans ses descendants le zèle de l'aïeul pour la maison du Seigneur.

Ce fut le 14 mai 1837, au second jour des fêtes de la Pentecôte, que naquit Séverin Rheault, fils de Luc et de Madeleine Poirier. Son parrain fut Bruno Cormier, son grand oncle paternel et sa marraine, Madame Bruno Cormier, née Judith Poirier, sœur de sa mère. Il fut baptisé le même jour par Monsieur le Curé Harper. Trois frères et une sœur, Joseph, David, Charles et Joséphine l'avaient précédé dans la vie. Lui, grandira pour le sanctuaire tandis que ses frères s'attacheront au sol. Agriculteurs intelligents, ils garderont les austères et saines traditions du foyer chrétien. Son unique sœur, Joséphine, élève des Ursulines des Trois-Rivières, épousera aussi un cultivateur, Monsieur Cléophas Bourk, et fera régner dans sa modeste demeure cette douce aisance, cette noble simplicité de nos aïeux français.

Une grande douleur avait de bonne heure traversé la vie de Séverin. Il perdit son plus jeune frère, Odilon, qui mourut âgé de treize ans, après quelques jours seulement de maladie. Il lui avait voué toute l'affection de son cœur, et ce deuil lui fut bien sensible. Outre ce frère aimé rappelé prématurément, il y avait dans ses souvenirs d'enfant une mélancolique pensée : il n'avait pas connu sa noble et pieuse mère, qui ne devait retrouver au complet que dans la patrie du ciel, sa glorieuse couronne de sept enfants.

La digne femme que son père lui donna pour seconde mère était Angélique Bourque. Voilà donc les chères âmes, les saintes affections qui ont entouré son enfance et dont il garda toujours un bon souvenir. Il fut confirmé par Monseigneur Thomas Cooke,

dans la première visite pastorale que l'évêque des Trois-Rivières fit à Saint-Grégoire, et il prit dans cette circonstance le nom de Louis. Il avait commencé ses études au village natal, sous Monsieur Moïse Laplante, brave homme qu'il entoura toujours d'estime et d'affection. Il entra au collège de Nicolet en troisième. Ses études furent solides et ses supérieurs l'appréciaient comme un excellent élève dont l'esprit ecclésiastique s'accroissait avec une singulière fermeté.

Le 21 septembre 1862, il reçut dans l'église de Nicolet l'onction sacerdotale, et Mgr Cooke le nomma vicaire aux Trois-Rivières. Il était appelé à vivre avec le premier évêque du diocèse, à s'initier sous lui au ministère pastoral. En 1867, Mgr Laflèche, évêque d'Anthédon, coadjuteur de Mgr Cooke, chargé de l'administration diocésaine, l'associa à son œuvre et le nomma procureur. A ces labeurs multiples, ses Supérieurs lui adjoignirent, en 1871, la direction du Séminaire. C'était une tâche bien délicate et bien redoutable que le jeune prêtre se voyait imposer, cependant il y prêta généreusement son concours et il déploya pendant trois ans un zèle et un dévouement qui ne contribuèrent pas peu au développement et au progrès du Collège des Trois-Rivières. En 1874, le directeur était nommé curé d'office. Il laissa le Séminaire; mais il conserva toujours la procure de l'évêché, le dépôt de Messes, la Caisse de Saint-Thomas, la Sainte-Enfance, la Propagation de la Foi. Son ministère curial fut très apprécié. Il donnait à ses paroissiens une édification constante par sa précieuse assiduité dans le lieu saint. On le voyait, dès l'aube du jour, offrir le saint sacrifice; et de l'autel, où sa charité s'était alimentée, passer au confessionnal et consacrer souvent de longues heures à ses nombreux pénitents. Là, sa parole pleine de miséricorde, ses exhortations encourageantes et paternelles gagnaient de nombreuses âmes repenties. Il donna aux institutions paroissiales toute son énergie. Les pauvres et leurs souffrances le touchaient particulièrement. On ne saura jamais le nombre de familles indigentes qu'il a secourues, car sa main gauche ignore toujours ce que fit sa main droite. Bien des œuvres du jeune curé n'ont été signalées nulle part, mais resteront gravées dans le cœur des obligés et au livre d'or de la charité. Et avec cela une modestie, un désintéressement qui édifiaient grandement notre population. C'était sa prédication. Il rompait rarement le pain de la parole divine à son peuple, heureux de laisser cette douce tâche, à Mgr Laflèche, qui on le sait, s'en acquittait avec un rare bonheur; mais lorsqu'il le faisait, c'était dans un langage onctueux et paternel, un père exhortant ses enfants au bien.

Le temple est un foyer admirable de vie religieuse et de vie

sociale. Monsieur le Curé s'occupa de restaurer l'ancienne église paroissiale, ce témoin de la foi de nos pères, cette tradition lapidaire qui nous parlait des premiers colons trifluviens et de leur piété héroïque. Cette pensée fut bien accueillie. On aimait à voir rajeunie, embellie cette église où nos ancêtres ont prié et pleuré. L'œuvre fut bien conduite et eut un plein succès.

Il fit ensuite élever la flèche en pierre de taille qui couronne la tour du grand portail de la cathédrale. Grâce à l'administration sage et prudente de M. L. S. Rheault, qui semblait avoir pris pour devise, "le bien ne fait pas de bruit" notre digne évêque avait vu s'éteindre en partie une lourde dette et toutes les œuvres diocésaines prospérer merveilleusement.

Si bien que Monseigneur le laisse au gouvernail,
Le premier à l'honneur, le premier au travail.

En 1884, il était nommé archi-prêtre. Il reprit la suite des travaux de décoration de la cathédrale, cette décoration était en effet le complément nécessaire de l'édifice.

Une si longue carrière n'a pas été sans fournir son lot de souffrance et de tribulations. M. le Grand Vicaire a souffert toutes les épreuves qui ont atteint Monseigneur des Trois-Rivières. Son cœur affectueux et bon les a ressenties douloureusement. Puis, il a connu les heures de tribulation, partage de ceux qui désirent faire quelque chose pour Dieu; mais il avait mis sa confiance dans le Seigneur. Resté modeste dans le succès, à l'abri du poison de l'orgueil, il a su également demeurer ferme aux heures pénibles. Ses manières furent toujours affables, son cœur fort et son espoir en Dieu inébranlable. Si l'on a pu remarquer quelques changements en lui, c'est qu'il pouvait dire avec le prophète de l'Idumée: "La compassion grandit dans mon âme avec les années." Job 31—18.

Un prêtre dont le passé présentait un tel actif devait recevoir un jour une marque de haute approbation. Tout entier à ses multiples occupations, M. l'Archiprêtre n'y songeait guère; mais l'éminent Prélat qui gouvernait le diocèse y pensait pour lui. A la mort de Mgr Caron, notre digne évêque obéissant à l'opinion autant qu'à son affection le nomma son vicaire général. Son nom était justement populaire parmi le clergé diocésain qui lui en écrivit sa fierté, et sa joie. "Je suis heureux que mon ami et mon "co-paroissien soit le bras droit de notre Evêque tant aimé. Je vous "dirai donc avec tous vos nombreux amis: C'est la récompense

“d’une carrière sacerdotale déjà longue et bien remplie. Le respect
“que j’avais déjà pour vous se trouve naturellement augmenté
“par votre nouveau titre. J’espère que vous n’aurez jamais à
“vous plaindre de moi, et que, vous voudrez bien me continuer
“vos bontés.”

“Sans attendre, je me hâte non pas de vous féliciter, mais de
“féliciter le clergé qui vous décerne ce titre aux applaudissements
“de tout le diocèse...”

Monsieur le Grand Vicaire était connu au loin. Les dignitaires de l’Eglise vinrent à leur tour lui dire, dans un langage noble, beau et cordial parce qu’il est chrétien, comme ils sont heureux de cette nomination.

Monseigneur l’Archevêque d’Ottawa est en tête:

“Je vous prie de recevoir mes sincères félicitations comme
“venant d’un ami qui, depuis longtemps sait quel est votre dé-
“vouement pour l’Eglise, votre zèle pour la religion et les âmes
“et votre attachement à celui dont vous allez partager, d’une
“manière plus intime, les soucis et les peines, mais aussi les joies.”

Monseigneur Moreau de Saint-Hyacinthe adresse aussi ses félicitations.

Monseigneur Marois s’exprime ainsi. “Votre nomination m’est
“particulièrement agréable, puisque Mgr votre Evêque trouve
“en vous un appui non moins fort, non moins dévoué et non moins
“expérimenté que l’était votre vénérable prédécesseur, et que le
“diocèse bénéficiera lui aussi de votre longue expérience des
“affaires, de votre zèle de votre dévouement, de vos talents et de
“votre charité. De plus les nombreux services que vous avez
“rendus, l’affection dont vous avez toujours entouré vos Supé-
“rieurs, et le succès qui a déjà honoré votre carrière, tout vous
“signalait à l’attention de votre évêque et a déterminé son choix
“dont je me réjouis bien sincèrement.”

Citons le vénérable M. Bourgeault V. G. de Montréal:
“Votre nomination n’a surpris personne, je crois; car le clergé
“vous désignait avant que Mgr ne se fût prononcé. C’est de bon
“augure, et vos amis en infèrent que l’exercice de vos nouvelles
“fonctions sera aussi facile pour vous qu’il sera utile et agréable
“pour les autres.”

Monsieur Suzor écrit: “Permettez-moi de vous offrir mes
“salutations les plus cordiales, vous serez dans vos nouvelles at-
“tributions le véritable bras droit de Mgr Laflèche, en même

“temps que l’œil et la main des bonnes Sœurs qui méritaient un “pareil guide pour remplacer celui que la mort vient de leur enlever...”

Les anciens élèves se trouvent honorés de la dignité que l’on conférait à leur professeur et le lui disent en termes émus.

Des laïques distingués, anciens compagnons de classe, félicitent leur ami et se réjouissent de ce que “Monseigneur a ouvert à son ardeur, à son activité, à son zèle apostolique un champ plus vaste pour qu’il puisse travailler avec plus de fruit encore à la vigne du Seigneur, à la gloire de Dieu et au salut des âmes.”

Monsieur le grand vicaire avait une affection spéciale pour les communautés religieuses. Aussi celles-ci s’efforçaient-elles de lui rendre le réciproque. Les Vierges adoratrices du Précieux-Sang le nommait Père et Protecteur. Leur petit cloître est un asile d’où, on le sait, s’élève l’encens d’une prière fervente en sa faveur. L’Hôpital Saint-Joseph lui avait décerné le titre de Bienfaiteur. En apprenant sa nomination comme grand vicaire, ces bonnes Sœurs écrivaient: “C’est un Père qui remplace un Père!” Ces religieuses ont été ses auxiliaires dans les œuvres paroissiales, elles connaissaient peut-être les bienfaits versés secrètement par lui dans le sein du pauvre et de l’orphelin. Mais n’essayons pas de soulever un coin du voile qui abritait ses œuvres de miséricorde. Monsieur le grand vicaire pourrait nous dire: “Mon secret m’appartient, mon secret m’appartient.”

Le 27 décembre, 1893, il fut nommé chapelain du monastère des Ursulines. Elle fut touchante cette scène où Monseigneur Laflèche lui remit le soin de cette communauté. “Vous connaissez, disait Sa Grandeur à ses religieuses, l’intérêt que je vous porte; c’est pour vous en donner une nouvelle preuve que je confie la direction de votre maison à mon Grand Vicaire. Donnez-lui votre confiance, il la mérite!...” Et monseigneur parla ainsi longtemps. Inutile d’ajouter que les Ursulines se sentaient reconnaissantes, car nous pouvions appliquer à M. le Grand Vicaire ce que Mgr Foulon disait d’un prélat renommé: “Il a l’expérience du gouvernement des âmes cet art des arts: *Ars artium regimen animarum*, la plénitude du zèle, mais du zèle tempéré par quelque chose “de rassis et de doux que l’âge mûr donne à l’action du sacerdoce, “l’accroissement de la vie surnaturelle, la sagesse sereine et continue, l’activité mesurée, mais toujours féconde, l’affermissement de la vertu: *Ibunt de virtute in virtutem*, l’ascension de “plus en plus manifeste vers la perfection de l’union à Dieu: “*Ascensionem in corde suo disposuit.*”

La mort lui avait pris de sincères amitiés. Dieu le préparait, il le déracinait pour ainsi dire. Il avait un cœur sensible et bon, et chaque fois que la visite de Dieu était venu rétrécir le cercle familial ou sacerdotal, il gardait au saint autel et dans ses heures solitaires fidèle souvenance des chères âmes disparues, des saintes affections qui avaient peuplé sa vie. L'au de là le rassurait sur les injustices du temps.

Sa santé reçut un premier choc lors de la division du diocèse. Mais à la mort de Monseigneur Laflèche un dard plus vif frappa ce cœur impressionnable et généreux : sa vie fut atteinte dans sa source, et tous ceux qui le connaissaient se demandaient si le Grand Vicaire pourrait survivre à son évêque. Sous le coup de cette épreuve amère et poignante, prêtre de devoir, il resta debout, travaillant dans l'orage. L'administration du diocèse lui fut confiée. Il dépensa les restes d'une existence usée à faire du bien à tous.

En saluant le digne successeur de Mgr Laflèche, il lui remit de grand cœur les soins d'une église qui lui avait tant coûté. Il s'efforçait, convaincu, que, si le grain de froment meurt dans le sillon, c'est pour préparer les germes d'une féconde moisson.

Mais lorsque Monseigneur Cloutier le nomma son Grand Vicaire, il ne refusa pas le labeur. Une dernière marque d'estime et de confiance de la part de son évêque et du conseil administratif l'attendaient. Il fut nommé Prévôt du chapitre. Il éprouva un réel bonheur quand Monseigneur Richard, son co-paroissien, reçut le titre de Protonotaire Apostolique, il applaudit de grand cœur aux hommages rendus à ce prêtre dévoué. Il assista, le 19 juin 1900, à la séance de la distribution des prix au Pensionnat des Ursulines. Le 21, il prépara de concert avec Monsieur le Notaire Hubert et le Révérend M. Louis Laflèche, curé de Saint-Paul de la Grand'Mère, le contrat de fondation du couvent des Ursulines dans cette localité. Il y mit toute son application. Ce fut son dernier acte. Le matin du 26 juin 1900, ne le voyant pas paraître à l'autel, à son heure matinale, on courut voir à ses appartements, il gisait sur le parquet frappé de paralysie.

Il reprit peu à peu ses forces, et il put même célébrer le saint sacrifice de la messe. Dieu lui laissa cette suprême consolation jusqu'à un mois avant sa mort. Il monta à l'autel pour la dernière fois, le premier vendredi du mois d'avril.

Mais la paralysie ne désarmait guère et le vénéré malade comprit qu'il était cloué à la croix de la souffrance. Il songea aus-

sitôt à utiliser cette épreuve pour la sanctification de son âme. Pendant neuf ans, sa soumission à la volonté de Dieu, sa confiance et son abandon à la divine Providence furent admirables.

Monseigneur Cloutier qui vint assidûment porter à son digne grand vicaire, les affectueuses et encourageantes paroles de son cœur si bon et les saintes espérances de la Foi, nous a dit qu'il ne lui a jamais entendu prononcer ni une parole, ni une plainte "pour critiquer le bon Dieu."

Il se préparait pieusement à la mort dans sa retraite du monastère où l'avait suivi l'affection du clergé et des fidèles de la ville.

Les Messieurs de l'Evêché et du Séminaire le visitaient souvent. L'un d'eux lui demanda un jour ce qu'il avait fait au bon Dieu pour être si bien soigné sur la fin de ses jours ?

— Je l'ai servi de mon mieux.

La communauté n'oubliera jamais l'édification qu'elle a reçue du vénérable malade. Il était notre paratonnerre, notre Moïse sur la montagne.

Lundi, 26 avril, une congestion de poumons se déclara. Le docteur Leduc, qui depuis longtemps lui prodiguait des soins dévoués, l'avertit que la mort était imminente. Le pieux mourant reçut en pleine connaissance et avec une grande ferveur les derniers sacrements qui lui furent administrés par Mgr Baril. Ce digne Prélat lui procura en outre tous les secours et les consolations de la religion, et dans sa charité, il monta pieusement la garde auprès de ce lit d'agonie.

Vendredi, notre vénéré malade était aux portes de la mort. Tous croyaient qu'il irait ce jour-là voir le bon Dieu. Mais lui disait dans son cœur :

"Je ne veux pas mourir avant que de Marie
Le mois qui nous est cher, ici, soit de retour."

Samedi soir, le premier mai, à 8 heures et vingt-cinq minutes, il s'éteignit doucement, paisiblement. La fête du Patronage de Saint-Joseph était commencée. C'est donc sous les auspices de Marie et de Joseph qu'il quitta l'exil pour la patrie. Il nous est bien permis de croire que les anges du diocèse, les anges de Mgr Laflèche et de Mgr Richard et de tous les prêtres qui l'ont précédé, sont venus à sa rencontre.

Il est mort, mais il reste notre protecteur et il devient l'ami plus puissant de cette Eglise des Trois-Rivières, qu'il a si bien servie et tant aimée!

Malgré la douce confiance qui nous anime, nous sollicitons pour notre Père regretté le secours de vos prières et les suffrages de notre saint Ordre.

Veillez agréer les respectueux hommages de celle qui demeure,

Votre toute dévouée dans le Cœur de Jésus,

SR MARIE DE JESUS,

Supérieure.

8 Mai 1909.

ANALYSE DE L'ORAISON FUNEBRE DU TRES REVEREND LOUIS SEVERIN RHEAULT, VICAIRE GENERAL, PRONONCEE DANS LA CATHEDRALE DES TROIS-RIVIERES, LE 5 MAI 1909, PAR MGR F.-X. CLOUTIER

(1)

Monseigneur, mes Frères,

De longues années de vie cachée dans la retraite et la souffrance, n'ont pu faire oublier les éminents services rendus à l'Eglise trifluvienne, par celui auquel nous décernons présentement les honneurs funèbres.

La cathédrale toute enveloppée dans ses vêtements de deuil, la présence de notre distingué Métropolitain, celle de vénérés Prélats, d'un nombreux clergé des représentants des diverses communautés religieuses, des maisons d'éducation, d'un peuple attendri, en un mot tout dans ce concours imposant, parle de regrets profonds et universels.

Le vrai mérite cherche toujours à se dérober à la vue des hommes: il n'a souci que du regard de Dieu; mais un jour vient—et c'est souvent celui du trépas—où la Providence le fait éclater pour l'édification des autres.

Puissé-je relever avec quelque justesse, pour la gloire de Dieu et notre encouragement à tous, le mérite vraiment distingué de Monsieur le grand Vicaire Louis Séverin Rheault!

I

Après une esquisse rapide de cette belle vie sacerdotale, Monseigneur ajoute:

(1) Mgr Bégin, archevêque de Québec.

L'important, il me semble, est d'en montrer le caractère distinctif. Si je ne me trompe, ce qui a dominé dans la carrière du regretté défunt, ça été un dévouement absolu et inaltérable à son chef spirituel, son évêque.

Entrer second quelque part, c'est chose ordinaire et même agréable, vu que c'est souvent un marchepied pour monter plus haut; mais y rester toujours, quand on sait qu'on pourrait être ailleurs bon premier, et agir sans récrimination, même avec gaieté de cœur, avec un sincère dévouement, qui ne se dément ni dans la bonne ni dans la mauvaise fortune, cela demande de la vertu, surtout de l'abnégation; car la gloire et les honneurs vont surtout au chef, le travail et la peine surtout au second. La nature n'y trouve pas toujours son compte. Puis à côté des hautes qualités des chefs, il y a inévitablement leurs faiblesses. Comment nos vues et nos goûts s'accorderont-ils constamment avec les leurs?

Il le faut pourtant puisqu'ils sont l'autorité, et que la première responsabilité pèse sur eux. Le moyen d'y parvenir est de se munir des hautes vues de la foi et des ressorts puissants du renoncement.

Monsieur Rheault le comprit et sut rester second toute sa vie. Et, dans quelles circonstances particulièrement difficiles?

Les finances de l'évêché étaient dans un état alarmant. De là, obligation pour le procureur de fournir un travail incessant, avec un personnel incomplet et de ne recevoir en retour que des honoraires presque dérisoires. Les privations s'imposaient et elles étaient de tout genre; mais elles assurèrent le succès. La barque fut remise à flots, la cathédrale libérée de dettes, le nouvel évêché construit, le séminaire organisé et soutenu, l'Hospice de la Providence doublé et chargé de l'Hôpital.

Sans doute ces œuvres sont à mettre d'abord au crédit de Mgr Laflèche; mais quelle large part M. le grand vicaire Rheault y a prise! Et avec quelle modestie, quel soin de tout rapporter à son chef! Je l'ai vu pleurer de joie en face des succès de Mgr Laflèche, comme plus tard je l'ai vu pleurer de tristesse, en face des épreuves du grand évêque...

II

Un tel dévouement ne pouvait exister sans un ensemble de qualités marquées. Essayons d'énumérer les principales.

1o. Un cœur généreux qui savait se dépenser. On a pu être

surpris de certaines vivacités se résolvant même quelquefois en altercations un peu violentes. Ce n'était que le feu d'un tempérament excessivement sanguin; mais le cœur qui était bon restait sans amertume. Bon, il l'a été envers tous, envers les pauvres, envers les malades de l'Hôpital, envers les confrères en visite. C'était pour lui une joie, un bonheur de les revoir et il le leur prouvait par une réception aussi cordiale qu'empressée.

20. Une modestie éprouvée. Pendant les dix années qu'il a été curé d'office en même temps que procureur, il mettait en lumière ceux qui étaient au-dessous de lui. Il se dérobaux éloges aussi bien qu'aux honneurs.

Nommé grand vicaire, il retint la même simplicité de vie. N'était-ce pas chez lui l'application de cette règle d'humilité et de charité, qui veut que souvent l'on fasse plus par les autres que par soi-même? L'amour-propre personnel est moins satisfait, mais les autres sont plus contents, et il se fait plus de bien.

30. Une exactitude de mathématicien pour tous ses exercices de la journée, particulièrement pour ceux de religion: Messe, bréviaire, chapelet, etc. C'est cette régularité qui lui a permis de tant embrasser, et de faire si bien.

40. Piété tendre, qui, en dépit d'occupations matérielles absorbantes, sans études préalables, si ce n'est celle du cœur humain lui ouvrit la porte de l'ascétisme. Quand il fut nommé confesseur des Ursulines, en 1893, il donna pleine satisfaction. Devenu chapelain, il fut hautement estimé, surtout à cause de sa prudence, de sa ponctualité et de sa piété.

50. Grand sens pratique, sens des affaires, soutenu par le désintéressement personnel. Il est bien difficile de gérer des finances considérables sans froisser maintes susceptibilités. Les uns tombent alors dans le laisser faire, d'autres dans un opportunisme ruineux; mais lui, il n'était ni guidé par le désir de la popularité, ni retenu par la crainte de l'impopularité. Il ne reconnaissait que le devoir, le droit, la justice.

III

Sa vie active terminée. Frappé de paralysie au mois de juin 1900, il commença ces neuf années de souffrance, qui devaient couronner sa vie de labeurs et de sacrifices.

C'est d'une double manière que la nature souffre dans des circonstances de ce genre; physiquement, puisque la maladie con-

sume les forces du corps; et moralement à cause de l'inaction après l'activité débordante— c'est le soldat qui se voit forcé de déposer les armes. M. Rheault a supporté cette double épreuve avec une patience et une résignation admirables. Nous allions le voir souvent. Jamais il n'a fait entendre une plainte ni dit un mot de tristesse ou de découragement.

Les mères Ursulines l'ont soutenu par leurs paroles, leurs exemples et des soins au-dessus de tout éloge. Un témoin autorisé a dit que, grâce à ces soins délicats et dévoués, sa vie a été prolongée de plusieurs années. Elles l'ont considéré comme un paratonnerre pour leur maison.

N'a-t-il pas été de même un paratonnerre pour le diocèse? Ce qui est certain, c'est que la souffrance bien supportée a plus d'efficacité pour le bien que l'action, que la souffrance unie à la prière, non seulement purifie celui qu'elle atteint, mais fertilise le champ de l'apostolat et sauve les âmes. C'est donc une perte commune que nous, du diocèse des Trois-Rivières, nous faisons dans la personne du regretté défunt.

Consolons-nous par la pensée que, du haut du ciel, il continuera de nous protéger. Uni dans le sein de Dieu à Mgr Laflèche qu'il a si bien servi et à Mgr Richard, son ami de cœur et notre ami à tous, il sera pour nous d'un secours puissant. Rappelons-nous ses exemples de fidélité et de dévouement; ils pourront nous servir de direction.

Selon les intentions de l'Eglise et les inspirations de notre charité, accordons lui, nos plus ardents suffrages. Ainsi-soit-il.



THE
END
OF
THE
WORLD
AS
WE
KNOW
IT
BY
J. H. ROBERTSON
NEW YORK
1904

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Origine du nom Reau	3
Au front de notre Histoire	3
La première famille Raux canadienne	5
Sur la rive sud	7
Les Acadiens	8
Doucet	10
Bourg	11
Laur	11
Les Doucet de Trois-Rivières	12
Au Petit-Chenal de la rivière Bécancour	18
La famille Cormier	24
Cyr	24
Aime Dieu et va ton chemin	27
David Rheault	31
Le capitaine Alexis Reaux	35
Lacourse	39
Levasseur	40
Les enfants d'Alexis Reaux	44
Madame Odilon Comtois	48
Epilogue: Voix célestes	51
Appendice. M. le grand vicaire L.-S. Rheault	57
Oraison funèbre par Mgr F.-X. Cloutier, évêque des Trois- Rivières	66

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE I. — GÉNÉRALITÉS	15
CHAPITRE II. — MÉTHODES	35
CHAPITRE III. — APPLICATIONS	55
CHAPITRE IV. — CONCLUSIONS	75
CHAPITRE V. — ANNEXES	95
CHAPITRE VI. — BIBLIOGRAPHIE	115
CHAPITRE VII. — INDEX	135
CHAPITRE VIII. — TABLE DES MATIÈRES	155
CHAPITRE IX. — TABLE DES MATIÈRES	175
CHAPITRE X. — TABLE DES MATIÈRES	195
CHAPITRE XI. — TABLE DES MATIÈRES	215
CHAPITRE XII. — TABLE DES MATIÈRES	235
CHAPITRE XIII. — TABLE DES MATIÈRES	255
CHAPITRE XIV. — TABLE DES MATIÈRES	275
CHAPITRE XV. — TABLE DES MATIÈRES	295
CHAPITRE XVI. — TABLE DES MATIÈRES	315
CHAPITRE XVII. — TABLE DES MATIÈRES	335
CHAPITRE XVIII. — TABLE DES MATIÈRES	355
CHAPITRE XIX. — TABLE DES MATIÈRES	375
CHAPITRE XX. — TABLE DES MATIÈRES	395
CHAPITRE XXI. — TABLE DES MATIÈRES	415
CHAPITRE XXII. — TABLE DES MATIÈRES	435
CHAPITRE XXIII. — TABLE DES MATIÈRES	455
CHAPITRE XXIV. — TABLE DES MATIÈRES	475
CHAPITRE XXV. — TABLE DES MATIÈRES	495
CHAPITRE XXVI. — TABLE DES MATIÈRES	515
CHAPITRE XXVII. — TABLE DES MATIÈRES	535
CHAPITRE XXVIII. — TABLE DES MATIÈRES	555
CHAPITRE XXIX. — TABLE DES MATIÈRES	575
CHAPITRE XXX. — TABLE DES MATIÈRES	595
CHAPITRE XXXI. — TABLE DES MATIÈRES	615
CHAPITRE XXXII. — TABLE DES MATIÈRES	635
CHAPITRE XXXIII. — TABLE DES MATIÈRES	655
CHAPITRE XXXIV. — TABLE DES MATIÈRES	675
CHAPITRE XXXV. — TABLE DES MATIÈRES	695
CHAPITRE XXXVI. — TABLE DES MATIÈRES	715
CHAPITRE XXXVII. — TABLE DES MATIÈRES	735
CHAPITRE XXXVIII. — TABLE DES MATIÈRES	755
CHAPITRE XXXIX. — TABLE DES MATIÈRES	775
CHAPITRE XL. — TABLE DES MATIÈRES	795
CHAPITRE XLI. — TABLE DES MATIÈRES	815
CHAPITRE XLII. — TABLE DES MATIÈRES	835
CHAPITRE XLIII. — TABLE DES MATIÈRES	855
CHAPITRE XLIV. — TABLE DES MATIÈRES	875
CHAPITRE XLV. — TABLE DES MATIÈRES	895
CHAPITRE XLVI. — TABLE DES MATIÈRES	915
CHAPITRE XLVII. — TABLE DES MATIÈRES	935
CHAPITRE XLVIII. — TABLE DES MATIÈRES	955
CHAPITRE XLIX. — TABLE DES MATIÈRES	975
CHAPITRE L. — TABLE DES MATIÈRES	995

